



# LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

## New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 29 JANVIER 1831.

NO. 97

**SOMMAIRE.** — Suite du Procès des anciens ministres. — Nouvelles politiques. — Résumé des dernières séances de l'Académie des Sciences. — Des travaux de M. le chevalier Landolina de Syracuse sur la plante dont les anciens formaient le papyrus. — Voyage de la corvette l'*Astrolabe*. — Le duc de Reischadt à Schœnbrunn : poème lyrique. — Des travaux scientifiques de M. de Humboldt. — Une Histoire. — Le Fou. — Momies péruviennes.

### FRANCE.

#### COUR DES PAIRS.

#### PROCÈS DES ANCIENS MINISTRES.

[SUITE.]

#### INTERROGATOIRE DU

#### COMTE GUERNON DE RANVILLE.

D. C'était vers cette époque que les écrivains réputés être les organes du gouvernement réclamaient hautement les *coups d'état*, et la violation de la charte. Le plan qui a été réalisé plus tard fut-il proposé alors dans le conseil? — R. C'est mal-à-propos et sans qu'il existe le moindre fondement pour une opinion semblable, que certains journaux ont été considérés comme les organes du ministère. Il est certain, que le gouvernement n'avait aucun journal en propre. Quant à l'idée des *coups d'état*, ou de mesures extra-légales, je n'en ai reconnu aucune indice dans le conseil, à l'époque dont vous faites mention. Les projets qui conduisirent aux résultats dont il est question, n'ont été présentés que vers le milieu du mois de juillet, postérieurement aux élections. Jusques-là, le roi et ses ministres avaient fermement résolu de ne s'écarter en aucune manière des voies constitutionnelles et parlementaires. — D. Lorsque subséquemment MM. de Chantelauze et de Peyronnet furent appelés dans le conseil, n'était-ce pas pour qu'ils aidassent au projet agité et annoncé depuis plusieurs mois de refondre au moyen d'ordonnances les lois électorales, et de détruire la liberté de la presse? — R. La nomination de MM. de Peyronnet et de Chantelauze n'ayant point été discutée dans le conseil, je ne puis dire quelle considération a déterminé le choix que le roi a fait d'eux, si ce n'est qu'il a voulu ajouter aux moyens de l'administration pour soutenir les débats dans la chambre. Mais il me paraît évident que le choix n'a pu être influencé par les motifs que vous suggérez, car je le répète, avant le 15 de juillet, on n'avait jamais eu en vue de modifier en aucune manière le régime constitutionnel. — D. Il paraît cependant, que c'est pour n'avoir pas voulu concourir à cette modification, que MM. Courvoisier et de Chabrol ont quitté le ministère. — R. C'est une erreur. Il a existé entre MM. de Chabrol et Courvoisier et les autres membres du conseil, quelques légères différences d'opinion; mais les ministres étaient unanimement d'accord avec le roi, sur la nécessité d'exécuter fidèlement la charte, à moins que des circonstances extraordinaires, et telles qu'il était impossible de les prévoir, ne rendissent cette scrupuleuse fidélité dangereuse à la sûreté de l'état. — D. Néanmoins, M. de Courvoisier n'a-t-il pas soutenu avec force devant le conseil la nécessité de se montrer fidèle à la charte, ou même de ne point dissoudre la chambre, mais de marcher avec elle, dans l'esprit de la constitution? Comment se fait-il qu'ayant soutenu la même doctrine le 15 décembre, vous ayez quelques mois plus tard changé de vues à ce sujet? — R. La dissolution de la chambre, était certainement une des prérogatives du roi, et les ministres qui ont appuyé la mesure ne peuvent, pour ce fait, être accusés d'avoir dévié de leurs doctrines constitutionnelles. A l'égard des conséquences de la dissolution, nous n'en avons prévu d'autres, que des élections nouvelles, et la formation d'une chambre légalement constituée. — D. Si dans le fait, telle était l'idée du ministère à l'époque de la dissolution, que s'est-il passé en France entre la dissolution et la promulgation des ordonnances, qui ait pu donner lieu à un changement aussi remarquable, dans la ligne de conduite que vous avez adoptée? — R. M'étant opposé au système duquel dérivent les ordonnances, je pourrais m'abstenir de répondre à cette question; je ferai observer cependant, que l'irrésistible influence d'associations qui maintenant prennent le titre de révolutionnaires, la réélection des 221 proclamée comme la con-

séquence d'un principe, acceptée dans presque toutes les sections du pays, et donnant à l'opposition qu'on pouvait considérer hostile, une majorité de plus de 100 votes; et finalement, les attaques journalières d'une multitude de journaux qui de toutes parts appelaient le peuple à l'insurrection sous prétexte de résistance légale à de prétendus *coups d'état*, dont l'intention n'a jamais existé que dans l'imagination des rédacteurs: toutes ces circonstances étaient de nature à faire croire que des mesures ordinaires étaient insuffisantes pour détruire les éléments de dissolution qui nous environnaient de toutes parts, et que le tems était venu, afin de sauver le roi, le trône, et d'assurer la paix publique, d'avoir recours à des mesures extraordinaires, que l'art. 14 de la charte aurait pu justifier, et rendre légales.

D. Comment se fait-il que dans votre mémoire du mois de décembre, vous vous soyez élevé avec tant de véhémence contre les *coups d'état*, puisque vous paraissiez croire que l'article 14 a pu dans tous les tems en assurer la légalité? — R. Mon mémoire était conçu et écrit pour les circonstances ordinaires, et pour les cas où il y a possibilité de se renfermer dans les limites de la loi commune; mais j'admets, d'accord sur ce point avec tous les publicistes qui ont commenté notre régime constitutionnel, que si les circonstances deviennent telles que la loi commune soit sans force, et ne puisse protéger ni l'état, ni les citoyens, cette loi commune doit céder à l'impérieuse loi de la sûreté publique: que dans le cas d'une nécessité absolue, ceux qui gouvernent ont le droit, qu'il est même obligatoire pour eux d'avoir recours à des mesures extraordinaires ayant pour but de sauver l'état et ses institutions, et à cet effet de suspendre momentanément quelques parties de la constitution. C'est ainsi exactement, et pas au-delà de l'explication que j'en donne, que j'ai conçu la faculté concédée par le 14<sup>e</sup> article de la Charte. Cependant tout ce que j'ai dit n'est que la profession de mes doctrines; puisque je n'ai point adopté le système d'après lequel les ordonnances ont été émises, je n'ai point reconnu que la nécessité dont j'ai parlé plus haut fut clairement démontrée. — D. A quelle époque le système en question a-t-il été soumis au conseil? — R. Je ne puis en indiquer exactement la date; mais comme les élections principalement y ont donné lieu, je suppose que la première idée en a été suggérée vers le milieu de juillet. — D. A-t-il été suggéré en présence de Charles X, ou pendant son absence du conseil? — R. La discussion au sujet du système qu'il était expédient d'adopter dans les circonstances critiques où se trouvait la monarchie, a eu lieu d'abord dans un conseil des ministres, et subséquemment dans un conseil présidé par le Roi. — D. Votre opposition à ce système s'est-elle prolongée jusqu'au 25 juillet, jour de la signature des ordonnances? — R. Il y a une distinction à faire entre le système en soi, et les ordonnances qui en ont déterminé l'exécution. Je me suis opposé au système, parce que les dangers qu'on signalait ne me paraissaient pas assez imminents pour forcer le gouvernement à dévier du cours parlementaire; je voyais encore dans ce système de graves inconvénients, tant à cause des circonstances qui le faisaient proposer, qu'en raison de la difficulté d'en régler l'exécution. J'insistai sur ces considérations, d'abord dans un conseil des ministres seuls, et j'y fus secondé par un de mes collègues. Je renouvelai mon opposition dans un autre conseil tenu en présence du Roi, et je l'appuyai de nouveaux arguments. N'ayant pu faire prévaloir mon opinion, j'attachai peu d'importance au texte des ordonnances, qui n'étaient que la conséquence inévitable du plan adopté, et qui d'ailleurs ne donnaient lieu à aucune discussion dans le conseil, sauf sur quelques points de détails et de formes grammaticales. Je désire que la commission prenne à ce sujet la déposition de M. Courvoisier, auquel j'ai fait part de mon opinion, avant et après les ordonnances. — D. Pouvez-vous dire, quel fut celui de vos collègues qui vous soutint dans votre opposition? — R. Comme cette circonstance peut être utile à un de mes collègues, sans préjudicier aux autres, je n'ai pas de raison pour ne point le nommer: ce fut M. de Peyronnet. — D. D'où vient qu'après vous être montré si opposé aux ordonnances, vous vous êtes résolu à les signer? — R. Il résulte des réponses que j'ai déjà données, que dans des circonstances très-pressantes, je considérais le système extra-légal comme autorisé par le 14<sup>e</sup> article de la Charte. La discussion fut engagée immédiatement sur l'état des faits: les dangers qui, d'après l'opinion de mes collègues, menaçaient de la manière la plus alarmante la sûreté de l'état n'étaient pas, il est vrai, imminents à mes yeux, mais je n'ai pas eu la prétention de me croire plus sage que les autres membres du conseil, et mon

opinion n'ayant pas été adoptée, j'ai dû conclure que j'avais mal apprécié les faits, puisque la majorité de mes collègues les jugeaient différemment. D'autre part, j'aurais bien pu me retirer du ministère, mais la position était telle, qu'à cette époque, un changement quelconque dans le conseil aurait eu de graves inconvénients pour le Roi, peut-être même pour l'état: je calculai, en un mot, l'étendue de la responsabilité qu'assumerait le ministère, et je n'eus aucune idée de prendre la fuite à la vue du danger.

D. N'aurait-il pas été possible que ce danger que vous appréhendez eût été détourné, au moyen d'un changement de ministère? — R. Si nous avions pensé qu'il fut suffisant de changer le ministère pour écarter les périls qui environnaient le trône, aucun de nous n'aurait hésité à se démettre. — D. Après la signature des ordonnances, quelle participation avez-vous eue, aux mesures qu'il a été nécessaire de prendre, pour en assurer le succès? — R. Les moyens d'exécution prescrits par les ordonnances, furent arrêtés dans le conseil, mais je pris peu de part aux discussions de ces mesures, qui relevaient spécialement de départements étrangers à celui dont j'étais chargé. Je dois, à cette occasion, rectifier une erreur commise par moi-même, ou par le rapporteur du comité de la chambre des députés: on avance dans le rapport, que je n'étais pas présent au conseil, lorsqu'on y prit la résolution de déclarer Paris en état de siège. Je ne me suis pas suffisamment expliqué, ou j'ai été mal compris: la vérité est, que j'étais présent; et quoique je n'aie point parlé à ce sujet, mon silence doit être considéré comme une approbation de la mesure. — D. Il est impossible, qu'après avoir signé les ordonnances, on ne se soit pas attendu à ce que leur exécution rencontrât une grande résistance; quelles mesures avez-vous résolues le 25 pour en triompher? — R. Les faits viennent ici détruire les arguments, et prouvent jusqu'à la démonstration, qu'on était loin de s'attendre à la résistance, moins encore à une insurrection. Si nous avions cru à cette résistance, et que nous eussions résolu de la vaincre à tout hasard, nous aurions pris les précautions que suggère la prudence la plus ordinaire. Cependant le gouvernement s'est abstenu, non seulement d'ordonner un rassemblement de troupes extraordinaires, car à peine 7000 hommes d'infanterie ont-ils été engagés dans les trois journées désastreuses, mais encore d'ordonner aux détachements de la garde royale, cantonnés à Courbevoie et à Vincennes, de marcher sur Paris. Tout ce qui est arrivé, a été soudain et inattendu, et les deux seules mesures qui aient été prises, savoir, l'ordonnance pour déclarer Paris en état de siège, et la nomination d'une commission extraordinaire ont été la conséquence de la première agression faite par le peuple. — D. On devait être certain que les tribunaux ordinaires ne se prêteraient point à sanctionner des mesures extra-légales; n'a-t-on pas décidé alors l'établissement de cours prévotales? ou, si cette décision n'a pas été prise, puisqu'il fallait choisir entre trois espèces de tribunaux, n'a-t-on pas eu l'intention de recourir aux tribunaux militaires? — R. En prenant des mesures hors de la sphère de la loi commune, afin de sauver l'état, menacé d'une subversion totale, les ministres étaient convaincus qu'ils ne s'écarteraient pas des limites de la Charte; ils croyaient remplir un devoir pénible, mais impérieux, et jamais ils n'ont appréhendé que les magistrats s'écarteraient de leur. La question relative à l'établissement de tribunaux ou de commissions extraordinaires, de quelque dénomination que ce soit, n'a jamais été agitée dans le conseil. — D. Lorsque pour la première fois vous avez eu connaissance des troubles qui ont éclaté à Paris le 27, et que dans la soirée du même jour, vous vous êtes trouvé réuni à vos collègues chez le prince de Polignac, vous, qui dès le principe vous étiez opposé aux ordonnances, et qui en voyiez les effets, avez-vous, ou n'avez-vous pas proposé de les suspendre? — R. Quoique le 27 des attroupements insurrectionnels eussent eu lieu, qu'on eût attaqué les troupes royales, et que le sang eût commencé à couler, il était impossible de reconnaître le caractère véritable de la révolte; elle pouvait, et paraissait n'être qu'un tumulte excité par des groupes d'ouvriers, et par des hommes de la plus basse classe du peuple. Conséquemment, il n'existait aucun motif suffisant pour rappeler les ordonnances, et il n'en fut pas question dans le conseil; je n'ai donc pas eu l'occasion d'exprimer une opinion à ce sujet. — D. Ce fut néanmoins dans la soirée du 27 que fut agitée la question de mettre Paris en état de siège; comment pouvait-on proposer une mesure d'après laquelle toute autorité civile, administrative et judiciaire, était nécessairement suspendue, qui privait les citoyens de leur droit naturel et du recours à la justice légale, si comme vous le dites, il ne s'agissait encore



que d'un tumulte? — R. Je n'admets pas que les conséquences de la mesure fussent aussi sérieuses et aussi étendues que vous l'avez représenté. Certainement, l'effet immédiat d'une mesure semblable serait de placer l'autorité administrative et judiciaire sous la direction du pouvoir militaire, mais non de détruire les droits du citoyen fondés sur les lois. Cette mesure, si terrible pour les perturbateurs, est dans les tems de tumulte, de nature à garantir les hommes de bien, et sans doute c'est ainsi qu'elle a été jugée par l'officier qui tout récemment a fait proclamer la loi martiale dans un département, et qu'on vient de récompenser pour avoir pris cette résolution salutaire. — D. On peut concevoir que sur un point éloigné du siège du gouvernement, dans un moment d'agitation extraordinaire, il soit avantageux de réunir tous les pouvoirs dans une même main, mais, au centre même du gouvernement, dans le lieu où son action peut être rendue plus effective, lorsque le président du conseil est à la fois ministre de la guerre, il est difficile de ne pas regarder comme résultat certain de la mesure, l'abolition du cours ordinaire de la justice, et le renvoi des citoyens devant les tribunaux militaires. Vous avez dit cependant, que dans quelques occasions le ministère était disposé à n'avoir recours qu'aux tribunaux ordinaires? — R. Ces observations seraient d'un grand poids dans une discussion relative à la loi martiale et à des exceptions à cette loi en faveur de la capitale, mais cette exception ne se trouve dans aucune loi sur cette matière, et nous n'avons à débattre dans ce moment qu'une simple question de légalité. Dans le fait, la déclaration de la loi martiale n'a produit aucun résultat dont les citoyens aient le droit de se plaindre. Quant à la dernière partie de la question, lorsque j'ai dit que le conseil n'avait pas l'intention d'établir des tribunaux extraordinaires, ou des commissions militaires, je ne pouvais vouloir faire allusion aux résultats possibles de la déclaration de Paris en état de siège, puisque cette mesure a été produite par des circonstances fortuites tout-à-fait distinctes du système ordinaire de gouvernement. — D. N'a-t-on pas donné des ordres au ministre de la guerre, à l'effet d'établir des conseils de guerre? M. de Champagny n'a-t-il pas été appelé aux Tuileries dans cet objet? — R. Je n'ai pas connaissance de ce fait. Dans tous les cas, la formation des tribunaux militaires n'est point du ressort du ministre de la guerre, mais du commissaire extraordinaire. — D. Le conseil ne s'est-il pas assuré du moins de l'exécution des formalités qui seules pouvaient mettre les citoyens sur leurs gardes, et prévenir qu'ils ne courussent des dangers? On n'a trouvé aucunes traces de notification au public, des formidables effets de cette ordonnance? — R. Ces sages mesures n'ont jamais été, et ne devaient pas être discutées dans le conseil; toutefois, il n'est aucun de nous qui n'en ait senti la nécessité. Je dois déclarer quant à moi, que dès le 27 au soir, je rédigeai et envoyai au duc de Raguse une proclamation qui avait été approuvée par plusieurs de mes collègues, qui aurait dû être imprimée et placardée pendant la nuit. Le jour suivant, vers midi, j'appris que mes intentions n'avaient pas été réalisées. Le duc de Raguse, auquel j'en parlai, me demanda une nouvelle proclamation que je lui remis, après l'avoir rendue beaucoup plus complète que la première. J'ignore quel obstacle a empêché le commissaire-général de la publier, quoiqu'il eût paru disposé à le faire. Dans le cours de la même journée, le 28, nous crûmes à propos que le commissaire-général réunît auprès de lui tous les maires de Paris, afin de leur donner des instructions sur les moyens qu'ils pourraient mettre en usage, pour engager le peuple à se disperser; et encore dans cette occasion, pendant que j'étais au palais, je m'occupai d'écrire la lettre relative à leur réunion. M. de Glandèves, gouverneur du palais, se chargea de la faire parvenir. Je le vis quelques heures plus tard avec les copies de ces lettres dans ses mains. J'ignore les motifs qui ont prévenu la convocation.

D. A quelle heure la circulaire a-t-elle été écrite? — R. Je ne puis indiquer exactement l'heure, mais c'était dans l'après-midi. — D. Ne doit-on pas inférer du mot « nous » dont vous vous êtes servi, que les ministres ont tenu conseil à l'état-major? — R. Les ministres se rendirent tous aux Tuileries le mercredi au matin, mais ils ne tinrent pas conseil. Ils ne purent que donner leur avis individuellement, sur les mesures que réclamaient les circonstances. — D. N'avez-vous pas cru devoir appeler l'attention de vos collègues, sur un autre point extrêmement grave? Il est prouvé par d'innombrables déclarations, et particulièrement par celles des commissaires de police employés dans les divers arrondissements où le combat a été le plus obstiné qu'aucune sommation n'a été faite aux citoyens par l'autorité civile, avant qu'on n'eût recours aux armes; et il ne paraît pas non plus, que l'ordre de faire ces sommations ait été donné? — R. Les ordres pour les sommations dont vous parlez étaient du devoir et dans les attributions du commissaire extraordinaire. Je ne puis dire, si les ordres ont été donnés sur tous les points, je sais même que sur quelques-uns l'agression a été tellement subite qu'il eût été impossible de remplir ce préliminaire prescrit par la loi; mais je suis certain, que ces sommations ont été faites dans plusieurs circonstances les 27 et 28. — D. Le conseil n'a-t-il pas donné l'ordre d'arrêter 44 personnes qui ont signé la protestation insérée dans le *National*, et n'a-t-il pas lancé des mandats contre elles le 27? — R. Le conseil ne pouvait intervenir dans des poursuites de cette nature. S'il a été émis des mandats d'arrêt, ils ont dû l'être par l'autorité compétente, à la requête du ministère public, et dans toutes les formes exigées par la loi. — D. Avez-vous eu quelque information au sujet de la visite faite le mercredi par les députés de Paris au duc de Raguse? — R. J'appris que plusieurs personnes s'étaient présentées le mercredi, pour conférer avec le duc de Raguse, mais j'ignore leurs noms, et la nature de leurs propositions. — D. Ainsi, le prince de Polignac ne vous a pas consulté sur le parti qu'il aurait à prendre, après que le duc de Raguse lui eût proposé de recevoir la députation? — R. Non. — D. Avez-vous été informé depuis, si à une époque quelconque, le prince de Polignac a donné connaissance au roi de cette démarche des députés de la Seine? — R. Je n'ai aucun souvenir d'une semblable communication. — D. Savez-vous si Charles X a été informé exactement de tout ce qui se passait à Paris, et de la situation réelle de la

capitale, à différentes heures de la journée? — R. Je n'ai aucune connaissance à ce sujet. — D. Dans la soirée particulièrement, lorsque vous étiez repoussés de tous côtés, a-t-on pris quelque moyen d'informer le Roi de la situation exacte des choses? — R. Je ne dois pas croire qu'il en fut instruit. Mais c'était seulement au commissaire extraordinaire, ou au président du conseil à donner au Roi la connaissance des événements. Je n'ai pas d'information positive sur ce qui s'est fait. — D. Dans la matinée du jour suivant, jeudi, avant de quitter Paris, les ministres ont-ils pris de concert quelque résolution sur le parti qu'il y avait à prendre? — R. Le jeudi les ministres se rendirent auprès du Roi pour tenir conseil en présence de Sa Majesté, mais ils ne prirent aucune résolution avant leur départ de Paris. — D. Le duc de Raguse, le général Defrance, et d'autres généraux, n'ont-ils pas déclaré en votre présence, qu'avec les troupes dont ils pouvaient disposer, il était impossible de reprendre la ville? — R. Je n'ai aucun souvenir de ce fait. — D. Les ministres, avant de quitter les Tuileries, ont-ils pris quelques mesures pour mettre fin aux hostilités et commencer l'œuvre de la paix, qui alors devenait si nécessaire? — R. Au moment où les ministres partaient de Paris, toutes les troupes étaient concentrées autour du palais et placées sur la défensive, sauf un petit bataillon qui occupait le poste du Louvre. Dans cet état des choses, aucune mesure n'était absolument nécessaire, et les ministres ne prirent aucune détermination. — D. A votre arrivée à St-Cloud, quelles démarches fîtes-vous relativement au Roi; le long retard, de 11 heures du matin à 11 heures du soir, dans l'exécution de la résolution qui paraît avoir été prise de changer les ministres et de rappeler les ordonnances, doit-il être attribué au conseil dont vous avez fait partie? — R. Aussitôt qu'on eut pris la résolution de rappeler les ordonnances et de changer le ministère, le duc de Mortemart, déjà nommé ministre des affaires étrangères, fut envoyé par le Roi à Paris, afin de conférer avec la commission, qu'on disait avoir été établie à l'Hôtel-de-Ville, sur les mesures à prendre. Je ne connais point les obstacles qui se sont opposés au succès de cette mission, mais je suis certain que, pendant le reste du jour et la nuit suivante, nous ne reçûmes aucun avis concernant le duc de Mortemart.

(La suite de l'examen est relatif aux incendies qui, pendant les derniers mois de l'ancien ministère, ont désolé les provinces et particulièrement la Normandie. — Les réponses de l'accusé sont conformes à celles de ses collègues sur le même sujet, et tendent à prouver que tous les efforts possibles ont été faits par le ministère pour mettre un terme à cette déplorable calamité, et en découvrir les auteurs. La réponse à la question sur les projectiles de M. Lisoire, est la même que celle faite par les ministres interrogés les premiers.)

## ÉTATS-UNIS.

## NEW-YORK.

Il est peu de sujets qui occupent aujourd'hui à un plus haut degré l'attention du philosophe et de l'homme d'Etat, que celui qui se rattache à l'expansion graduelle des lumières, aux bienfaits d'une instruction générale parmi les peuples, et aux heureux effets déjà produits par l'éducation primaire sur l'aspect de la société. On ne saurait douter que la cause de toute amélioration politique ne provienne surtout de ce que l'instruction élémentaire est plus répandue; et malgré les efforts généreux de quelques hommes d'un esprit supérieur pour établir dans leur pays des institutions civiles compatibles avec la liberté, ces institutions, quelque admirable que soit leur esprit, languiront et finiront par succomber, si elles ne sont fondées sur la base solide et indispensable de l'éducation du peuple. C'est vers ce but que les hommes d'Etat et tous les hommes instruits des Etats-Unis ont spécialement porté leur attention. Après avoir profondément médité sur le meilleur système à opposer à la servitude, ils ont justement apprécié et révélé au monde, les principes assurés de l'indépendance des peuples et de la puissance des nations, et on ne peut douter de l'excellence de ces principes en voyant les citoyens américains, sans distinction de rang ou d'état, porter, d'année en année, des regards plus attentifs sur les actes de leur gouvernement, et en surveiller les résultats avec un intérêt toujours croissant. L'expérience qui se fait aujourd'hui aux Etats-Unis, sur une si grande échelle, embrasse en entier la résolution du problème relatif à la possibilité contestée aux hommes de se gouverner eux-mêmes, question d'une si haute importance pour le bonheur de chacun, et qui se lie essentiellement à l'élevation et à la dignité de l'homme. L'on comprend donc facilement le sentiment d'intérêt et de curiosité qui se porte de tous les pays du monde sur les progrès de cette expérience, les moyens de la réaliser, son développement et ses conséquences pratiques.

Pénétrés de la vérité de ces remarques, et désirant rendre notre feuille aussi utile que possible à nos abonnés à l'étranger, nous nous proposons de tenir à autre de consacrer quelques colonnes au récit succinct des événements d'intérêt local, ainsi qu'aux questions les plus importantes soulevées au congrès, et dont la solution pourrait tendre à varier l'aspect des affaires publiques, et avoir quelque influence sur la marche du gouvernement. Dans un pays où l'esprit de parti existe avec une telle force qu'il est difficile de trouver un seul individu que son attachement à certaines idées politiques ne rende quelquefois injuste sur l'opinion contraire, il serait peu convenable que ces faits fussent accompagnés de nos propres raisonnements, lorsque une nécessité absolue ne nous sera pas

démontrée. Ainsi, nous entreprendrons de rapporter les événements avec cette stricte impartialité qui est le propre de la vérité, et que réclame notre position. Soutenus par notre attachement profond pour les principes de liberté dans tous les pays, admirateurs des moyens employés pour les faire germer parmi ce peuple, et de la manière dont ils sont protégés par la constitution, nous pouvons promettre à nos lecteurs sincérité d'intention et entière impartialité.

Le procès de M. Peck, Juge de district du Missoury, occupe presque exclusivement aujourd'hui l'attention publique, non seulement en raison de l'organisation politique de cet état, mais aussi des questions très graves qu'il s'agit de décider. Jusqu'ici il n'y a d'exemple aux Etats-Unis que de deux ou trois actes d'accusation, portés contre de hauts fonctionnaires; et la nouveauté de la cause, le choix habilement fait par la chambre des représentants, de ceux qu'elle a chargés de soutenir l'accusation, le talent remarquable des défenseurs de l'accusé, la dignité solennelle du Sénat des Etats-Unis, constitué en cour judiciaire, tout s'est réuni pour donner à cette affaire le caractère le plus imposant.

Il paraît que 70 demandes d'expulsion et de reprise de terres occupées par autant d'individus, ont été portées par un avocat du nom de Lawless devant la cour présidée par le juge Peck. Cette cause a excité dans le pays une irritation proportionnée à l'étendue immense de la propriété revendiquée, et aux conséquences déplorables qui pouvaient en résulter pour les fermiers en possession des terres. Le juge a donné finalement une décision défavorable aux clients de M. Lawless, et celui-ci, à la requête des intéressés, a fait publier le jugement dans les journaux. M. Lawless, en même tems, se prononça contre le jugement avec une rigueur sans mesure, le livrant avec malignité au ridicule, et mettant même en question, assure-t-on, l'intégrité du juge lui-même.

M. Lawless ayant été en conséquence mandé devant la cour, pour se justifier d'offense prétendue contre elle en ayant cherché à rendre odieuse une juridiction reconnue et légale, fut détenu quelque tems en prison, et suspendu de l'exercice de ses fonctions d'avocat auprès de la cour, pendant dix-huit mois. Dans cette cause, on prétend d'un côté, que le juge est autorisé par la loi commune à maintenir la dignité de la cour, et à rappeler au respect l'individu qui l'a ouvertement bravée; qu'il peut sévir contre un de ses officiers qui méconnaît son autorité, cherche à la livrer au mépris, et à détruire son utilité. D'autre part, on soutient qu'un pouvoir semblable est en contradiction avec la liberté; que c'est un acte de tyrannie, et sans danger pour celui qui l'exerce; que les décisions des juges sont la propriété du public; qu'il a le droit d'en vérifier le mérite, de faire l'examen des principes sur lesquels elles sont fondées, de contester les points qu'ils cherchent à établir, de critiquer librement et avec hardiesse les fonds, la doctrine et les formes. Le conseil chargé de poursuivre l'accusation, soutient encore que la loi commune d'Angleterre n'a point été adoptée par les Etats-Unis; que la doctrine anglaise, relativement aux offenses, n'est point applicable, et que les juges n'ont de pouvoir coercitif que dans le cas où l'ordre serait troublé, et la dignité de la cour attaquée pendant qu'ils occupent leurs sièges. On n'ignore pas que les Etats-Unis n'ont point de code écrit, comme il en existe dans l'état de la Louisiane, et que faute de règlements sur plusieurs matières, leurs tribunaux s'appuient de la loi commune anglaise, qui n'est pas non plus une loi écrite. Les jurisconsultes des Etats-Unis ont longtemps débattu cette question (M. Duponceau de Philadelphie a même écrit un volume à ce sujet) de savoir, si les cours de justice de l'Union possédaient, d'après cette loi commune, un pouvoir et une juridiction qui ne leur ont point été attribués par la Constitution et les lois du pays. Sous tous les rapports, soit qu'on ait en vue la liberté, la propriété, l'action des tribunaux guidée par une autorité pleinement définie, ou suivant l'impulsion d'une loi d'un caractère indéterminé et dont les juges eux-mêmes ont jusqu'ici fixé l'étendue et les bornes, la décision de ces questions par le Sénat des Etats-Unis produira, ce nous semble, les résultats les plus importants.

Le rapport annuel de Richard McCarty, inspecteur de la farine à New-York, a été publié lundi dernier. Il annonce qu'il a été inspecté dans le courant de l'année dernière, à New-York, 803,716 barils et 23,037 demi-barils de farine de froment; 15,167 barils 49 demi-barils de farine de seigle; 10,316 boucauds 9,663 barils farine de maïs; 158 barils 468 demi-barils de farine de sarrasin. Le tout évalué à la somme de 4,168,951 dollars.

## RÉSUMÉ DES DERNIÈRES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, A PARIS.

M. Geoffroy Saint-Hilaire présente à l'Académie un enfant vivant, à double train de derrière, né à Paris le 4 juillet dernier. La femme qui est accouchée de ce monstre quadripède jouit d'une très bonne santé. Elle avait déjà eu plusieurs enfants nés sans déformation. Celui-ci réunit toutes les conditions de viabilité. A part la surcharge des deux



membres en excès, il offre un développement complet de toutes les parties d'un sujet normal. « Si une impression pénible frappe d'abord à son aspect, dit M. Geoffroy, elle est tempérée par la réflexion consolante qu'il est peu d'états que cet enfant ne puisse embrasser. » L'honorable membre avait fait apporter une oie, qui offre à peu de chose près la répétition du même cas de monstruosité. A cette occasion, il s'est livré à des réflexions d'un grand intérêt pour la science, sur les lois qui président au développement des monstruosités. On ne peut trop louer M. Geoffroy Saint-Hilaire de l'empressement et du zèle qu'il met à rechercher tous les faits capables d'éclaircir cette importante question d'anatomie philosophique.

L'Académie entend plusieurs rapports sur différents mémoires qui lui ont été adressés : 1°. un rapport de M. Cuvier sur un travail relatif à l'organe de l'audition de quelques poissons, par M. Breschet ; 2°. un rapport de M. Serullas sur un mémoire de M. Lecanu, pharmacien, contenant de nouvelles recherches sur l'hématosine ; 3°. un rapport de M. Navier sur un mémoire relatif aux moyens de voyager dans l'air, et de s'y diriger ; par M. Chabrier. Dans ce dernier rapport, M. Navier a présenté des considérations pleines d'intérêt et de précision sur le mécanisme du vol chez les oiseaux et la possibilité d'approprier cette faculté à l'homme. Nous allons tâcher de reproduire les principaux raisonnements de l'auteur.

La première chose à déterminer, quand on examine la manière dont s'opère le vol des oiseaux, est la force qu'ils emploient pour faire mouvoir leurs ailes. Pour cela, il convient de les considérer, 1°. lorsqu'ils veulent s'élever verticalement, ou planer dans l'air, sans avancer ni reculer, en résistant seulement à l'action de la pesanteur ; 2°. lorsqu'ils veulent se mouvoir horizontalement avec une grande vitesse, dans un air calme, ou lutter contre un vent violent.

Lorsque l'oiseau plane simplement dans l'air, la vitesse d'abaissement du centre de l'aile peut être estimée à environ 7 mètres par seconde. Le temps de l'élévation de l'aile est à-peu-près double de celui de l'abaissement, et le nombre de vibrations ou battements des ailes dans une seconde est d'environ 23. La quantité d'action que dépense l'oiseau en une seconde est égale à celle qui serait nécessaire pour élever son propre poids à 8 mètres de hauteur.

Lorsque l'oiseau peut se mouvoir horizontalement avec une grande vitesse, comme 15 mètres par seconde, l'action de la pesanteur devient alors très petite par rapport à la résistance que l'air oppose au mouvement du corps, et cette action peut être négligée. Par conséquent, le mouvement horizontal de l'oiseau exige que la direction du battement des ailes soit aussi sensiblement horizontal. La vitesse d'abaissement de l'aile doit être alors trois fois et demie plus grande que la vitesse du déplacement de l'oiseau dans cet air tranquille.

D'après ce qui précède, il est aisé de comparer la quantité d'action que l'homme est capable de produire, avec celle qu'exige le vol. L'oiseau qui plane dans l'air dépense dans chaque seconde la quantité d'action nécessaire pour élever son poids à 8 mètres de hauteur. Un homme, employé, dans les travaux des arts, à tourner une manivelle pendant huit heures par jour, est regardé comme élevant moyennement dans une seconde un poids de 6 kil. à 1 mètre de hauteur. En supposant que cet homme pèse 70 kilogrammes, cette quantité d'action est capable d'élever son propre poids à 86 millimètres de hauteur. Ainsi, toutes proportions gardées, elle n'est pas la 1/92<sup>e</sup> partie de celle que l'oiseau dépense pour se soutenir dans l'air. Si l'homme était le maître de dépenser, dans un temps aussi court qu'il le voudrait, la quantité d'action qu'il dépense ordinairement en huit heures, on trouve qu'il pourrait chaque jour se soutenir dans l'air pendant cinq minutes ; mais, comme il est fort éloigné d'avoir cette faculté, il est évident qu'il ne pourrait se soutenir que pendant un temps beaucoup moindre, ce qui ne serait sans doute qu'une portion très petite d'une minute. Ces rapprochements montrent à quel point les tentatives faites dans la vue de rendre l'homme capable de voler étaient chimériques. L'idée du vol ne pouvait être réalisée, dit M. Navier, que dans des êtres poétiques, auxquels on attribuait un caractère divin, et par conséquent des forces sans limites, et une vigueur inépuisable.

En terminant son rapport, M. Navier dit que la création d'un art de la navigation aérienne est subordonnée à la découverte d'un nouveau moteur, dont l'action comporterait un appareil beaucoup moins pesant que ceux qu'on connaît aujourd'hui.

A l'égard du travail de M. Chabrier, M. le rapporteur ne pense pas que les vues présentées par cet auteur soient propres à faire atteindre le but qu'il s'était proposé.

M. Velpeau lit un mémoire sur l'amputation de la jambe dans l'articulation du genou avec la description d'un nouveau procédé pour cette opération. Cette amputation, d'abord indiquée vaguement par Hippocrate, décrite ensuite avec un peu plus de précision par Guy de Chauliac, puis par Fabricius de Hilden, fut abandonnée dès le moment que l'on eût pratiqué l'amputation dans la continuité des membres. En vain Jean-Louis Petit avait-il essayé de la remettre en honneur, elle semblait être rejetée, et tous les chirurgiens les plus distingués de nos jours n'en parlent que pour la proscrire.

M. Velpeau croit que les reproches qu'on a faits à cette opération ne sont pas mérités, et pour le prouver il rapporte tous les cas qui se trouvent consignés dans les annales de la science. Ces cas sont au nombre de neuf, dont sept ont été suivis de guérison ; le huitième était celui d'un jeune homme scrofuleux qui mourut des suites de cette maladie plutôt que de celles de l'opération. Encouragé par ces faits, M. Velpeau s'est décidé dans deux cas à pratiquer l'amputation dans l'articulation du genou et il a parfaitement réussi.

L'auteur du mémoire examine ensuite les motifs qu'ont donnés les auteurs des traités de chirurgie pour proscrire cette opération et montre qu'ils sont plus ou moins futiles. Elle a, suivant lui, l'avantage d'être moins douloureuse, moins dangereuse et de permettre au malade de se servir d'une jambe

de bois, au lieu qu'il est réduit à porter un cuissart quand il a subi l'amputation de la cuisse.

M. Arago lit une lettre de M. le docteur Keil. L'auteur annonce que, par des procédés particuliers, il est parvenu à fabriquer des aimans artificiels dont la force est beaucoup plus grande que celle de tous ceux qu'on a obtenus jusqu'ici. Les aimans les plus puissants qu'on ait livrés au commerce jusqu'à ce jour n'ont pas une force d'attraction supérieure à 40 kilogrammes, et sont d'un poids au moins égal à celui qu'ils supportent. La supériorité des aimans fabriqués par M. Keil est telle qu'il en met un sous les yeux de l'Académie qui, ne pesant que 20 kilogrammes, supporte un poids de 150.

L'auteur a appliqué ses aimans au traitement d'un grand nombre de maladies, et il assure en avoir obtenu les plus heureux effets ; il prétend par leur moyen guérir toutes les maladies nerveuses, pourvu qu'elles ne soient pas compliquées d'une cause organique, et donne une longue énumération d'affections dont il a triomphé, bien qu'elles eussent résisté jusque-là à tous les secours de l'art. Ces maladies sont : l'arthritisme, le tic douloureux, les douleurs rhumatismales, récentes et chroniques, l'épilepsie, les crampes d'estomac, la coqueluche, la faiblesse générale des nerfs, de petites taires, la surdité rhumatismale, les engorgements des glandes du cou, l'aménorrhée, la céphalalgie, les contractions convulsives, et l'odontalgie. L'auteur ajoute, au surplus, que le fluide magnétique employé comme il sait l'administrer agit évidemment sur le système nerveux, en lui donnant une nouvelle énergie lorsqu'il y a atonie, ou bien en affaiblissant son action lorsqu'il est trop exalté.

Les prétentions de M. Keil sur la vertu curative de ses aimans rappelle très-exactement celle qu'annonça Mesmer au commencement de sa carrière ; lui aussi employait l'aimant sous la forme de plaques, dont l'invention était due à un astronome célèbre de Vienne (le père Hell) ; lui aussi annonçait en avoir obtenu les résultats les plus surprenants dans les maladies nerveuses, et prétendait guérir toutes celles qui n'étaient pas compliquées d'affections organiques ; mais ses prétentions étaient illusoires, et les guérisons réelles qu'il obtenait il ne les devait qu'à la disposition morale des malades nerveux auxquels il annonçait un remède nouveau et puissant ; c'est ce qui devint bientôt évident, lorsque, voyant que le père Hell réclamait en faveur de ses plaques l'honneur des guérisons, il cessa tout-à-fait de faire usage de l'aimant, et n'en continua pas moins de produire les mêmes effets au moyen de l'accumulation dans le corps des malades du fluide universel qu'il disait avoir le pouvoir de concentrer. Plus tard ses successeurs ont encore changé d'idées et de procédés et n'en ont pas moins obtenu des succès, ce qui seul suffirait pour montrer avec évidence qu'il ne s'agit ici que des effets produits par les impressions morales.

Nous sommes très portés à croire qu'il n'en est pas autrement relativement aux guérisons annoncées par M. Keil ; cependant comme on ne peut supposer qu'il se soit fait illusion sur la force physique de ses aimans, on doit le féliciter de la découverte dont il vient d'enrichir la physique. Cette découverte peut avoir les résultats les plus heureux, il ne serait même pas impossible qu'on parvint à en faire quelque application au traitement des maladies ; mais l'annonce telle qu'elle a été faite à l'Académie n'est pas de nature à inspirer la confiance, elle nous paraît porter un caractère évident d'illusion.

M. de Mirbel rend compte de quelques observations d'anatomie et de physiologie végétales communiquées à l'Académie par M. Schultz, professeur de l'université de Berlin. Ces observations sont de la plus haute importance, et ont paru fixer toute l'attention de l'Académie ; c'est pourquoi nous allons reproduire les principales parties du rapport de M. de Mirbel.

Les observations de M. Schultz tendent principalement à démontrer l'existence d'une véritable circulation dans la grande division des plantes phanérogames. C'est là le point capital du travail de l'auteur, et les preuves qu'il a mises sous les yeux de MM. les commissaires sont d'une telle évidence qu'ils regardent sa découverte comme incontestable. Ce fut en 1820, qu'en examinant la chéloïde, il conçut la première idée du mode de circulation dont il s'agit, et, depuis, ayant dirigé ses recherches sur beaucoup de végétaux à un ou deux cotylédons de familles différentes, il se crut en droit d'affirmer que ce mode était commun à toutes les espèces. Il est étonnant, dit M. de Mirbel, que parmi tant d'observateurs qui se sont livrés à l'étude de l'anatomie et de la physiologie végétales, aucun n'ait remarqué ce fait. Il est plus étonnant encore que, depuis qu'il a été annoncé, on ait inutilement tenté en France d'en constater la réalité. La préparation des objets est cependant bien facile. M. Schultz enlève, à l'aide d'un instrument tranchant, une portion de l'épiderme du *ficus elastica* : par ce moyen, il met à nu le tissu cellulaire et les vaisseaux de la stipule. Un fragment de cet organe est plongé dans l'eau, et placé ensuite sur le porte-objet du microscope ; on voit alors (et MM. les commissaires s'en sont convaincus) l'appareil vasculaire destiné à la circulation et le mouvement du suc. La plupart des vaisseaux vitaux se montrent entourant les vaisseaux spiraux, et formant avec eux des faisceaux allongés, distincts, parallèles, qui communiquent entre eux par l'intermédiaire d'un réseau irrégulier et lâche de vaisseaux vitaux. Ceux-ci s'étendent d'un faisceau à l'autre, et l'on voit le suc avec ses corpuscules opaques, parcourir en petits torrens capillaires les routes tracées par les vaisseaux. Ces faits semblent indiquer une sorte d'analogie entre la circulation du sang des animaux et du suc vital des végétaux phanérogames. Toutefois, MM. les commissaires, ne trouvant pas leurs premières observations suffisantes ont réclamé de nouvelles preuves, qui les ont conduits à une entière conviction. M. Schultz leur a montré le mouvement du suc à travers l'épiderme d'une feuille entière d'un pied de chéloïde, à la tige duquel elle était encore attachée. Il faut choisir un beau jour, et disposer le microscope de manière que son miroir réfléchisse les rayons du soleil. On mouille la feuille, on l'applique sur le porte-objet et l'on dirige l'objectif sur une veine assez déliée pour laisser passer la lumière. Alors, au moyen de la transparence du tissu, on remarque une scintillation qui est due à la réfraction des rayons lumineux par les corpuscules que le suc charrie,

et, si les vaisseaux sont tout près de l'épiderme, on reconnaît sans la moindre incertitude la direction du courant.

Reste à savoir quelle est la nature de ce mouvement. Serait-ce la simple translation du suc d'une place à une autre, sans qu'il y eût retour par les mêmes vaisseaux, ou bien, y aurait-il une circulation comparable, à cet égard, à celle des animaux ? Cette dernière hypothèse est la seule probable. En effet, quand on considère que, dans les vaisseaux d'un lambeau de stipule, long d'un à deux pouces et large de trois à quatre lignes, le suc coule constamment, durant plusieurs minutes avec une vélocité remarquable, et qu'il ne se répand pas au-dehors, on ne saurait se refuser à l'idée que le suc passe plusieurs fois par les mêmes routes. Mais il y a cette différence notable entre la circulation des végétaux et celle des animaux d'un ordre élevé, que, dans ces derniers, il existe un point unique d'où part le sang, et vers lequel il revient sans cesse ; tandis que dans les végétaux il n'y a pas de point spécial de départ, et les mailles du réseau qui forment les vaisseaux sont autant d'appareils circulatoires qui communiquent entre eux ; de sorte qu'il y a unité de mouvement tant que les parties vivent en commun, et mouvement propre à chaque partie dès qu'elles sont séparées.

La découverte de M. Schultz, dit M. de Mirbel, est du plus haut intérêt pour l'anatomie et la physiologie végétales ; elle montre, entre les végétaux et les animaux, des rapports que l'on ne soupçonnait même pas. Les observations du professeur allemand seront consignées dans le *Recueil des Mémoires des savans étrangers*, et le rapport de M. de Mirbel sera inséré dans l'*Histoire de l'Académie*.

M. Larrey fait un rapport favorable sur un mémoire de M. le docteur Velpeau, relatif à l'amputation de la jambe dans l'articulation du genou. M. le rapporteur examine si les motifs exposés dans le mémoire suffisent pour légitimer la préférence que l'auteur accorde à cette opération sur l'amputation de la cuisse à un quart inférieur, et sur celle pratiquée dans l'épaisseur des condyles du tibia. Les exemples de succès rapportés par M. Velpeau ont été fournis par des sujets atteints de maladies chroniques, dont les limites dans le membre à retrancher étaient bien déterminées. Dans ces cas, ce jeune chirurgien a eu raison de s'arrêter au genou, au lieu de remonter à la cuisse, toutefois il aurait mieux fait, selon M. Larrey, de se borner, dans les cas qu'il a cités, à l'origine des condyles du tibia. L'expérience paraît avoir déjà confirmé ce principe, tandis qu'elle a encore à prononcer sur les avantages de la désarticulation dans le genou pour les maladies aiguës.

Quant à la sustentation des opérés sur une jambe de bois ou sur un cuissart, la différence invoquée par M. Velpeau en faveur de son procédé est peu sensible. M. Larrey cite comme exemple le général Latour-Maubourg, qui marche sur son cuissart avec la plus grande aisance. M. Larrey pense donc que, pour les plaies récentes, la désarticulation de la jambe au genou ne peut être préférable à l'amputation. Il en excepte les cas où une maladie chronique, telle que la nécrose ou la gangrène, a désorganisé la jambe jusqu'aux attaches des ligaments articulaires, et que les limites du mal sont bien fixées. Néanmoins M. le rapporteur donne des éloges au travail de M. Velpeau, et il le propose à l'approbation de l'Académie.

M. Brière de Boismont lit un mémoire sur la *pellagre* et la *folie pellagreuse*. Il résulte des recherches de ce médecin que le royaume lombardo-vénitien est en proie depuis un grand nombre d'années à une espèce de lèpre que les Italiens ont nommée *pellagre*. Cette maladie attaque spécialement les habitants de la campagne, et paraît faire constamment des progrès. Elle s'annonce par une rougeur érysipélateuse des parties de la peau exposées au soleil, qui se termine par la desquamation. Pendant l'hiver elle semble entièrement cesser, et se reproduit au printemps suivant pour cesser encore pendant la saison des froïds. C'est dans cette seconde période que survient la folie, qui se montre presque toujours sous la forme religieuse ; elle est accompagnée d'une tendance au suicide, et, dans un assez grand nombre de cas, du désir violent de tuer les enfans. Cette circonstance est curieuse en ce qu'elle confirme les observations de MM. Esquirol, Marc, Georget et Brière sur la réalité de la monomanie homicide. Dans la troisième période, la peau présente beaucoup d'analogie avec la lèpre et l'éléphantiasis. Suivant les médecins italiens, la pellagre est mortelle surtout dans les deux derniers degrés. Tous les remèdes employés jusqu'alors n'ont produit aucun résultat satisfaisant.

M. Brière de Boismont, qui a observé cette singulière maladie non-seulement dans les hôpitaux de Milan, mais encore dans ceux de Pavie, de Brescia, de Verone, de Vicence, de Venise, de Bologne, de Florence et de Parme, pense qu'elle a son origine dans le canal alimentaire, qu'elle s'irradie ensuite vers le système cutané et nerveux, mais que l'altération de la peau est toujours consécutive. Selon ce médecin les symptômes, les causes et les lésions ne laissent aucun doute sur la nature inflammatoire de la maladie et sur son siège. Il démontre que la pellagre est héréditaire, non contagieuse, tend sans cesse à faire des progrès ; et que l'éloignement des lieux, le changement de vie exercent sur elle une heureuse influence. Il termine son travail en disant que le traitement antiphlogistique est celui qui paraît avoir le plus de succès ; mais que, pour arrêter les progrès de ce fléau, il est indispensable que l'on recoure à des mesures hygiéniques et administratives. Convaincu que la misère, l'oppression et l'ignorance sont les causes actuelles de la pellagre, il propose d'améliorer le sort des paysans en diminuant leurs taxes et leurs fermages, ce qui leur facilitera les moyens de devenir propriétaires, de multiplier les communications et les débouchés, d'assainir les localités suspectes, de répandre l'éducation, d'éviter les mariages entre pellagres, de former des unions entre des individus bien portans, d'encourager dans les lieux infectés et chez les individus très pauvres les émigrations, et de faire élever leurs enfans par des nourrices saines, en ayant soin qu'ils changent de lieu le plus souvent possible.

M. Brière a joint à son Mémoire, qu'il destine aux concours des prix Monthyon, trois belles planches coloriées représentant les divers degrés de la pellagre, et un tableau d'anatomie pathologique.



## SCIENCES.

## ANTIQUITÉS.

Des travaux de M. le Chevalier Landolina de Syracuse sur la plante dont les anciens formaient le papyrus.

Plusieurs écrivains ont attesté à différentes époques que la plante dont les anciens fabriquaient leur papyrus, naissait abondamment sur le sol de la Sicile. Mais on en parlait plutôt par une espèce d'induction philologique, que par une connaissance expérimentale et directe de ce végétal : car personne n'a su jamais indiquer où l'on aurait pu réellement le découvrir. Il est certain que tout près de Palerme il y a une contrée que de temps immémorial on appelle *papirelo*. Saint-Grégoire fait mention dans ses lettres d'un terrain très étendu, situé à peu de distance de cette ville, auquel on donnait le nom de *Papirianense*, et Hugo Folcand, qui florissait dans le XII<sup>e</sup> siècle, en désigne un autre pareil sous le titre de *Trans-papirelūm*. Ainsi, fondés sur l'analogie des mots, des savans distingués en tiraient la conséquence que c'était dans ces différens lieux qu'on cultivait autrefois la plante du papyrus, et tout ce qu'on pouvait en dire se bornait à ce seul trait d'érudition grammaticale.

Vers la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le comte Gaëtani, célèbre antiquaire sicilien, donna quelques renseignemens plus précis sur cette plante qu'il avait observée dans les environs de Palerme : on croit même qu'il en envoya des échantillons à des savans d'Italie, de France et d'Angleterre. On doit dire cependant qu'on ne fut pas bien sûr de la réalité de cette découverte, parce qu'elle resta presque aussitôt oubliée ; mais quelques années après, la gloire de la rendre incontestable par des preuves d'un autre genre fut réservée au chevalier Landolina, qui était en même temps antiquaire et naturaliste. Il se promenait un jour au milieu des campagnes de Syracuse, sa patrie, pour indiquer les ruines historiques de cette ville à M. Sodesfiet, érudit anglais qui voyageait alors en Sicile. En passant près d'une espèce de marécage, formé par les débordemens du fleuve Ciane, ils s'entretenaient longuement ensemble sur la structure singulière de certaines plantes qui flottaient sur les eaux, et qui étaient connues par le vulgaire sous la dénomination de *pappera*.

En rentrant chez lui, Landolina revint par la pensée à tout ce qui avait été dit sur ce végétal dans le dialogue qu'il avait eu avec le voyageur anglais. Il commença à soupçonner que ce pouvait très bien être la plante du papyrus, et résolut d'en faire le sujet de ses recherches et de ses méditations ultérieures. En consultant avec jugement la description que Théophraste et Pliny l'ancien en ont laissée, il fit des comparaisons, des analyses ; et à force de pénétrer dans tous les détails, il finit par se convaincre que ses soupçons étaient fondés. Enchanté de cette découverte, son premier soin fut de profiter de son amitié avec l'ambassadeur de France qui résidait à Naples, et par le moyen de ce diplomate il obtint du gouvernement napolitain qu'on défendit de moissonner ces plantes dont les villageois se servaient comme de cordes pour lier du foin sec, parce qu'il voulait les examiner dans leur plus grand développement.

Pour se former une idée de ce végétal, il faut remarquer avant tout qu'il croît dans des eaux stagnantes, sur lesquelles il semble se tenir à flot ; les racines sont obliques, et en poussent d'autres plus délicates qui s'entrelacent d'une manière semblable au chien-dent, et sont revêtues d'une quantité de flocons de chevelure épaisse et touffue. La plante sort des racines supérieures qui se ramifient par les côtés comme celles du roseau ; elle se compose de beaucoup de feuilles, qui, jusqu'à la longueur de deux pieds, renferment la tige, autour de laquelle elles sont attachées les unes dans les autres comme les écailles du poisson, et qu'elles laissent enfin s'élever seule et en ligne droite au-dessus de l'eau jusqu'à la hauteur de treize pieds. La tige est de forme triangulaire, sans nœuds, et d'une grosseur que dans sa plus grande maturité la main de l'homme ne pourrait embrasser tout entière. Sa moelle est de couleur blanche, poreuse comme l'éponge, et remplie de fibres et de plusieurs fils touffus, qui d'abord sont contenus par une espèce d'anneau circulaire, couronné d'une chevelure fine et abondante, et qui, s'allongeant au-delà d'un pied, ne peuvent plus se soutenir, et tombent irrégulièrement de tous les côtés.

La nouvelle de cette découverte se répandit aussitôt parmi les savans, et y excita bientôt la plus vive curiosité ; cependant l'abbé Sinisio s'avisait de la contredire, en prétendant que cette plante n'avait rien de commun avec celle qui naît sur les bords du Nil, et qui fournissait aux anciens la véritable matière du papyrus. Il ne fut point difficile de dissiper ce doute. Landolina s'adressa aux plus grands naturalistes qui florissent alors en Europe. L'opinion de Buffon en France et de Bartholin en Allemagne lui fut surtout favorable. Ce dernier lui envoya même une figure exacte de ce végétal, tirée d'une planche que Bruce avait dessinée d'après nature, lors de son voyage en Afrique. On reconnut partout qu'il y avait identité parfaite entre la plante syracusaine et l'égyptienne.

Landolina en voulut donner une preuve encore plus irrécusable, en s'étudiant à fabriquer le papyrus de manière à pouvoir soutenir la comparaison avec celui qu'on observe dans les musées, et dont il s'était procuré de nombreux fragmens. Pliny avait indiqué la méthode que les Romains y employaient ; mais le texte de cet écrivain est corrompu dans cet endroit comme dans plusieurs autres, et Hardouin, Montfaucon, Saumaise, Kirker, Mabillon, Caylus, tous les commentateurs enfin de cet ancien historien de la nature, ne furent jamais d'accord sur le véritable sens de ce qu'il avait eu l'intention de dire sur ce sujet. Landolina parvint à le rétablir à force de multiplier et de varier ses expériences avec une sagacité infatigable ; et, quand il fut venu à bout de son entreprise, on trouva que non-seulement il avait révélé aux modernes le secret d'un art dont les ténèbres des temps avaient fait perdre l'idée, mais qu'il avait de plus corrigé le texte de Pliny, et il mérita pour cela de magnifiques éloges de la part du célèbre Heyne.

Voilà en peu de mots la méthode dont il fit usage, et qui lui obtint un si beau titre de gloire. Il prit la tige de la plante

syracusaine, parvenue dans sa plus grande maturité, la dépouilla soigneusement de toutes ses enveloppes extérieures, en coupa la moelle en autant de tranches longitudinales très-fines, et, après avoir disposé celles-ci en forme de grilles les unes à côté des autres, sur un plan régulier, il y appliqua la presse, tandis qu'elles étaient encore humides. Cette matière glutineuse, qui est propre à tous les végétaux, suffit pour les attacher ensemble sous la pression par leurs extrémités latérales, et il en tira une feuille bien unie, sur laquelle il passa une colle légère, afin que les parties ne se détachassent pas en se séchant à l'ombre. La remettant ensuite à plusieurs reprises sous la presse, afin de la rendre encore plus fine et plus égale, il la trouva capable d'être battue et lissée avec de l'ivoire et le papyrus fut formé.

Landolina envoya des échantillons de sa curieuse manufacture à plusieurs académies de l'Europe, avec des détails sur le procédé qu'il avait employé pour sa fabrication, et des savans en grand nombre de différens pays lui en demandaient tous les jours, en le comblant d'éloges mérités. Après le plus mûr examen, tout le monde fut d'accord que c'était là le papyrus dont les anciens se servaient dans leurs écritures. On observa seulement qu'il manquait de ce degré de blancheur dont les mémoires de l'antiquité nous attestent que le papyrus égyptien surtout était doué. Le philosophe syracusain convint lui-même de ce défaut, et chercha à trouver les moyens de le faire disparaître. Après de nouvelles expériences, il s'aperçut que cela dérivait de ce qu'il avait formé la colle avec ces matières que Pliny appelle *fragilia*, et qui étaient en usage chez les Romains, tandis que les Egyptiens la formaient de mie de pain dissoute dans de l'eau bouillante et trempée dans une légère dose de vinaigre : ainsi en adoptant cette dernière méthode, il réussit à corriger le défaut. L'académie herculéenne de Naples, qui renfermait alors d'estimables antiquaires, décida que ce papyrus ne laissait plus rien à désirer, et Munter lui écrivit du fond de l'Allemagne : « Je puis vous assurer que votre papyrus, à en juger par les derniers échantillons que vous m'en avez envoyés, est même de beaucoup meilleur que celui des anciens. »

Après tant d'études et de travaux on s'attendait à ce qu'il publiât un ouvrage étendu et complet sur l'histoire de la fabrication du papyrus : il avait même pris l'engagement solennel de s'en occuper, et les journaux littéraires de Goettingue, en l'annonçant, avaient excité l'attente universelle ; mais le caractère personnel de cet écrivain était d'une étrange singularité. Infatigable dans ses nombreuses investigations, il se bornait à jeter quelques idées sur le papier, à en donner quelquefois connaissance à ses correspondans étrangers, et semblait ne pas se soucier d'en faire le sujet d'un livre qui les transmet dans tous leurs développemens à la postérité. Ce fut ainsi qu'il ne tint jamais la promesse qu'il avait faite à son ami M. Denon, et dont celui-ci parle d'une manière si honorable dans son voyage, d'écrire une histoire détaillée de Syracuse, fondée sur les inscriptions, les médailles, les vases, les statues et d'autres monumens semblables qui constataient avec tant de précision la puissance et la splendeur de cet ancien royaume de la Sicile, et il était en état de remplir cette tâche avec succès, parce que son érudition en fait d'antiquités était aussi profonde que vaste et choisie. On peut s'en convaincre par l'esquisse rapide que nous allons retracer des principaux travaux en ce genre qu'il entreprit, et que d'autres eurent quelquefois la faiblesse de s'attribuer.

Dans une séance de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris on s'était entretenu avec surprise d'un passage des *Ménechmes* de Plaute où l'on parlait de deux rois de Syracuse, *Fincia* et *Liparo*, dont les anciens historiens n'avaient jamais fait mention. Comme cela se rapportait à l'histoire de sa ville natale dont il faisait le sujet ordinaire de ses méditations, Landolina voulut éclaircir cette énigme. Parmi les médailles dont il possédait une superbe collection, il en trouva une sur laquelle était gravé un sanglier avec les mots *Fincia roi* en lettres grecques. Ce fut alors que, par des recherches approfondies, il expliqua le passage de Plaute, remplit le vide de la chronologie, et dissipant les ténèbres où les noms des deux rois *Fincia* et *Liparo* avaient été ensevelis pendant des siècles, il prouva que ces deux princes avaient fleuri l'un après l'autre avant le règne de Hiéron. Mais au lieu de publier ces remarques, il les communiqua avec la médaille à un certain Calcagni, son correspondant, qui au bout de quelques mois fit paraître une savante dissertation sur ce sujet sans même citer le nom de celui auquel la découverte appartenait.

On doit à Landolina la gloire d'avoir découvert tout entier l'amphithéâtre de Syracuse. On connaissait à peine par quelques débris extérieurs la place où les anciens l'avaient bâti. Il rassembla de précieuses remarques sur la structure, les ornemens et les inscriptions de ce monument célèbre. Mais se bornant comme à l'ordinaire à en parler à ses amis, et ne se décidant jamais à en rédiger lui-même une histoire descriptive et complète, il arriva que l'abbé Logoteta, son compatriote s'empara adroitement du sujet, et fit imprimer un mémoire étendu, où il se donna l'air d'avoir tout interprété, tout expliqué, tout commenté d'après ses propres observations, quoique au fond il n'eût fait qu'élaguer et reproduire sous d'autres formes les renseignemens que Landolina avait divulgués avant lui.

C'est aussi par les ouvrages de Munter et de Heeren que nous a été conservé le souvenir d'une série de petits commentaires de Landolina sur l'interprétation de plusieurs médailles très-rare où il avait révélé l'existence d'une reine sicilienne qu'il s'appelait Néréide ; fixa la chronologie du règne du roi Polix, qui était très-incertaine, malgré tout ce que Elien et Pollux en avaient dit ; expliqua la nature mystérieuse de ce grand bouclier qui, selon le témoignage même d'Athénée, était suspendu au plafond du temple de Minerve à Syracuse, etc., etc. Ces érudits allemands, qui avaient trop de mérite en eux-mêmes pour se laisser dominer par aucun esprit de jalousie, rapportaient du moins les découvertes de l'antiquaire syracusain en citant toujours son nom avec de brillans éloges. Mais lorsque d'autres travaux semblables ne parvenaient point à la connaissance de l'étranger, on pouvait être sûr que par l'indolence de l'auteur ils seraient perdus pour l'histoire des lettres et des arts. Tel fut en effet le sort d'un traité

qu'il esquisse sur la statue d'un Esculape et sur celle d'une Vénus Callipige qu'on avait trouvées aux environs de Syracuse et qu'on voit encore dans le musée de cette ville. Des savans contemporains qui l'eurent sous les yeux, en parlent comme d'un chef-d'œuvre d'érudition et de bon goût. On ignore aujourd'hui le sort de ce travail, parce que l'auteur négligea de l'envoyer à Visconti, auquel il l'avait adressé et ne se soucia point de lui donner la dernière main pour le faire imprimer.

Dans les dernières années de sa vie, Landolina avait rassemblé des notes nombreuses pour un ouvrage sur les vins de Sicile depuis les tems les plus reculés. Il se proposait d'expliquer les différentes méthodes dont faisaient usage les anciens, tant pour la fabrication du vin que pour la culture de la vigne, et d'offrir ainsi un cours comparé de cette branche de la science agraire pour l'instruction des modernes. Mais il ne resta de ce travail qu'une longue lettre imprimée qu'il écrivit à l'abbé Zucchini de Florence pour montrer que le vin appelé *bibbino* dont parlent Hésiode et Homère avec tant de louanges n'était au fond que le muscat qu'on fait aujourd'hui à Syracuse ; et il appuie ses raisonnemens sur la ressemblance parfaite du raisin, tel que ces deux poètes le décrivent, et sur les qualités analogues de ces deux vins par rapport à leur couleur, à leur saveur, à leur parfum et aux procédés identiques employés par les anciens et par les modernes pour les fabriquer.

Il cessa de vivre vers l'an 1810, après avoir été nommé par le gouvernement conservateur-général des antiquités de la Sicile. Dans la bibliothèque publique de Syracuse existent en grand nombre les lettres originales que, pendant une longue série d'années, il reçut de Munter, de Barthels, de Heyne, de Visconti, de Denon et d'autres savans européens sur différens objets de littérature et d'érudition classique.

## VOYAGES.

VOYAGE DE LA CORVETTE l'*Astrolabe*, exécuté par ordre du Roi, pendant les années 1826-1827-1828-1829, sous le commandement de M. J. DUMONT d'URVILLE, capitaine de vaisseau, publié par ordonnance de Sa Majesté. — HISTOIRE DU VOYAGE.

Le président des États-Unis disait, à la fin de 1826, dans son Message au Congrès : « Les voyages de découvertes illustrent les nations qui les entreprennent, en même tems qu'ils reculent les limites des connaissances. Nous avons recueilli le fruit des grands travaux exécutés par la France et par l'Angleterre : il est tems d'acquitter la dette de la reconnaissance, en contribuant à notre tour à l'accroissement du trésor commun. Il ne s'agit point d'expéditions qui puissent être onéreuses à nos finances : cent voyages autour du monde, comme ceux de Cook et de La Peyrouse, ne coûteraient pas autant qu'une seule campagne de guerre. Mais une autre sorte de dépense doit être prise en considération ; c'est celle de la vie des hommes habiles et dévoués qui dirigent ces belles entreprises, et qui trop souvent y succombent. Quelles compensations pouvons-nous offrir à leur pays ! Il n'en est qu'une seule : conservons avec amour la mémoire de ces hommes si utiles, et marchons sur leurs traces. »

M. J. Q. Adams est descendu du fauteuil de la présidence. L'Union promène les étoiles de son pavillon sur toutes les mers, mais c'est dans l'intérêt de son commerce, dont la marine se compose de près de 1,400,000 tonneaux ; et, si l'exportation des pelletteries de Nootka vers la Chine se trouve réduite de plus de moitié, 150 navires américains parcourent les côtes de l'Australie pour exploiter la pêche de la baleine. L'Angleterre, occupée à jeter une partie de sa puissance sur les principaux points de l'Océanie, semble renoncer aux voyages de découvertes, excepté vers le pôle boréal : inconnu jusqu'à ce siècle dans l'Océan pacifique, le pavillon de la Russie vient de s'y montrer plusieurs fois. La France, redevable en partie aux sciences de ses victoires, aperçoit, du sein des désastres qui ont fondu sur elle, une gloire nouvelle à conquérir par des circumnavigations : et malgré les contributions de la Sainte-Alliance, malgré le milliard d'indemnité accordé par privilège à l'émigration, trois grands voyages sont exécutés dans le cours de onze années. L'*Uranie* s'est perdue, et sur un écueil qui peut-être n'était pas évitable ; mais ses travaux ont été conservés aux sciences. Plus heureuse, la *Coquille*, après avoir également parcouru près de 25,000 lieues, leur a rapporté d'abondantes richesses. Enfin l'*Astrolabe*, par ses explorations, ses découvertes et ses collections, surpasse les espérances des savans. L'histoire de la politique n'est pas impartiale, car elle ne se préserve pas des passions des partis : plus modérée, l'histoire des sciences est en outre reconnaissante. La première dira qu'en 1817 le portefeuille de la marine était confié aux mains incapables de M. Dubouché ; la seconde aime à rappeler qu'il prépara le voyage de M. Freycinet. La réprobation qui pèse sur le ministère de 1822 sera partagée par la postérité ; M. de Clermont Tonnerre, qui fut l'un des principaux membres de cette administration, présida au départ de M. Duperrey. La France refuserait un bill d'indemnité à M. de Chabrol, qu'elle n'oublierait pas que ce ministre accueillit le projet de l'expédition de M. Dumont d'Urville ; et son successeur, M. Hyde de Neuville, a favorisé la publication du voyage de l'*Astrolabe*. Ces exemples peuvent apprendre encore aux ministres qu'en secondant les progrès des sciences et des lettres, en attachant leurs noms à des entreprises durables et véritablement glorieuses, ils se procurent des consolations, et acquièrent des titres à l'estime des peuples.

La *Revue Encyclopédique*, vaste répertoire de matériaux choisis pour l'histoire philosophique et scientifique, a déjà indiqué les travaux et les résultats de l'expédition de l'*Astrolabe*. Dix mois après son retour, le premier volume de la Relation historique a paru, avec plusieurs livraisons de planches : les autres parties vont être publiées avec autant d'activité.

Ce fut le 25 avril 1826 que M. DUMONT d'URVILLE appareilla de Toulon, emportant les instructions qu'il s'était, pour ainsi dire, tracées à lui-même, principalement d'après la cir-



eumavigation qu'il venait d'exécuter, en qualité de commandant en second de la *Coquille*. \* L'Océanie est un archipel immense; de 1788 à 1809, des navires du commerce, de simples baleiniers y ont découvert environ cinquante-neuf îles, groupes d'îlots, écueils: la plupart des grandes terres de l'Australie n'ont pas été entièrement reconnues ni décrites avec exactitude. Combien d'études il reste à faire sur des peuplades qui sont encore dans l'état de nature, sur d'autres appelées sauvages, quoique les arts chez elles soient plus développés que dans beaucoup de cantons de l'Europe! et combien d'observations à poursuivre, de récoltes à faire pour la zoologie; combien d'expériences et d'explorations qui doivent enrichir les sciences physiques, et perfectionner la géographie! il eût suffi de moindres travaux pour exciter des naturalistes et des officiers, qui avaient pris part aux expéditions précédentes, à s'exposer encore aux vicissitudes et aux dangers qui attendaient l'*Astrolabe*. MM. Quoi et GAYMARD avaient participé au voyage de l'*Uranie*; la *Coquille* avait eu pour officiers M. JACQUINOT et M. LOTTIN, qui a dressé avec talent une grande partie de ses cartes.

Des vents contraires retinrent l'*Astrolabe* dans la Méditerranée; enfin, le trente-quatrième jour de son départ, elle put franchir le détroit de Gibraltar, « où deux lieues de mer séparent deux continents, et semblent être, pour l'intelligence humaine, les limites de la mort et de la vie. » La description physique des îles des Canaries par M. de Buch, ouvrage classique pour la géologie, serait plus connue en France, qu'on ne lirait pas moins avec intérêt les récits de l'excursion au pic de Ténériffe, par MM. d'Urville, Quoi et Gaymard. Par un arrangement qui est presque une innovation, quoiqu'il soit de justice rigoureuse, l'histoire de ce voyage, écrite par le Commandant, offre en appendices divers extraits des journaux des officiers et des artistes de l'expédition. Comme pour les dangers qu'ils ont surmontés ensemble, il y aura entre eux communauté dans le succès de leurs travaux. Des publications partielles, sous des titres divers, compromettent une entreprise, ou du moins provoquent contre elle la critique passionnée; et c'est peu servir les sciences que de disperser ainsi, dans un grand nombre de volumes, les observations faites simultanément sur les mêmes objets et par le concours des mêmes personnes. Mais des relations qui paraissent ensemble se complètent les unes par les autres, et les différences qui peuvent résulter de la manière de juger des choses, des fonctions et des genres d'études, attestent la véracité et l'indépendance de chacun des collaborateurs.

« L'*Astrolabe* passera, sans s'arrêter, de Ténériffe au sud du cap de Bonne-Espérance, traversera la mer des Indes, et du détroit de Bass ira relâcher dans le port Dalrymple. On suppose que trois mois et dix jours suffiront pour cette traversée. » Ainsi sa marche a été tracée à Paris; et le huitième jour la corvette jette l'ancre au port du roi Georges, si intéressant par sa position; elle trouve à ajouter aux descriptions qu'en ont faites Vancouver, Baudin et Flinders: sa traversée a été d'environ 4,000 lieues, sans qu'elle ait rencontré d'autre terre que les rochers inabordable de la Trinité, dont elle a opéré la reconnaissance pour suppléer au plan qu'en avait levé La Peyrouse. Mais déjà que de coups de vent, que de tempêtes essayés! Pendant près de cinquante jours la mer a été terrible; des brumes perfides ont failli causer la ruine de la corvette: les quatre-vingts marins de l'*Astrolabe* étaient suspendus sur des abîmes; les officiers faisaient des expériences avec le thermomètre jusqu'à 520 brasses.

Après une relâche de seize jours seulement, employés aux observations astronomiques, à des herborisations dans des forêts magnifiques où errent des naturels, de tous les sauvages les plus misérables et les moins farouches, nos navigateurs reprennent la haute mer, qui a peu perdu de sa furie. Il leur faut jeter la moitié des boîtes de comestibles, mal arrangées d'après les procédés d'Appert. L'ancre tombe au Port-Western, où aucune expédition scientifique n'a encore mouillé; et cette pointe australe de la Nouvelle-Hollande enrichit de matériaux précieux et inconnus les journaux des officiers, les caisses des naturalistes et le portefeuille des dessinateurs. Les cartes qu'ont dressées de cette côte le capitaine Flinders et M. de Freycinet ne s'accordent point: M. d'Urville acquiert la preuve que ces erreurs graves ne proviennent pas du navigateur anglais. Ensuite la baie Jervis, avec sa végétation si vigoureuse et ses habitants qui ont quelque idée de l'industrie, est visitée et décrite; et le 2 décembre l'*Astrolabe* se trouve affourchée à Sydney-Cove.

Des édifices et des maisons décorés par tous les arts, des compagnies d'assurance, une chambre de commerce, deux banques dont le dividende s'élève jusqu'à 40 p. 100 de leurs capitaux; des routes avec des relais, un service journalier de voitures publiques, des champs, des fermes habilement exploitées, une navigation très-active, et par son entremise une contrebande continuelle; trois gazettes remplies en partie d'annonces; une salle de spectacle dont le devis s'élève à 5,000 liv. sterl.; des bals où se réunissent plus de 200 personnes d'élite, car le nombre des colonies n'est pas moindre que celui des sectes religieuses; tous ces établissements et ces usages feraient croire qu'on lit la description d'une ville de la Grande-Bretagne; et la plupart des chefs-lieux de nos départemens envieraient une semblable prospérité. Elle appartient à une ville jetée dans un autre hémisphère, sur le bord d'un continent désert qui embrasse en longueur plus de 2,000 milles géographiques, et dans sa largeur 1,800 milles, que les Néerlandais ont sans droit réel appelé la *Nouvelle-Hollande*; car il est douteux que la découverte leur en soit due. Fondée depuis moins d'un demi-siècle, Sydney est parvenue dans cet intervalle de tems à une civilisation inconnue à toute l'antiquité, et jouit d'un luxe dont la cour même de

Louis XIV ne prévit pas les raffinements. Le Tibre n'a pas encore de bateaux à vapeur, et les montagnes Bleues ne recèlent pas comme les Apennins des bandes de brigands. Si ces pauvres sauvages n'ont pour assurer leur salut éternel ni rosaire, ni absolution, ils ne cachent point de poignards sous leurs peaux de kangarous; inoffensifs, ils ne tiennent à la main qu'un cône de banksia allumé, soit pour se réchauffer en le promenant du menton au bas du ventre, soit pour se frayer des passages dans leurs forêts. Quel contraste présentent ces hommes qui forment peut-être une race distincte, dont l'intelligence ne s'est jamais éveillée pour aucune industrie, et ces êtres flétris par des crimes qui proviennent moins peut-être de leur perversité que de la fausse direction donnée à nos institutions sociales. Mais, malgré les vices que l'on retrouve chez la plupart des convicts, les arts et le travail les rendront dignes de devenir la souche d'une nation composée de laboureurs, de manufacturiers, de magistrats, et aussi de lords et de ladies; car plutôt que d'abjurer ses préjugés, l'aristocratie d'Europe les propage jusque dans les cases de la Nouvelle-Galles.

La seconde partie du premier volume de l'*Astrolabe* contient (p. 213 à 528) un précis de l'histoire de cette colonie et des tribus indigènes, d'après les meilleures relations et les gazettes de Sydney: résumé intéressant pour notre pays, qui s'occupe, mais seulement en théorie, de la colonisation des condamnés. Ce précis renferme aussi des tableaux que rechercheront les villes et les États qui couvriront un jour ce vaste continent: ils posséderont des origines certaines que ni Rome, ni les Gaules, qu'aucun des empires modernes n'ont pu trouver en des siècles qu'ils ont tant interrogés sur les tems primitifs. La première expédition anglaise, en 1787, transporta 565 hommes condamnés, 192 femmes, et seulement 60 fonctionnaires et gardiens: elle employa huit mois et neuf jours à une traversée qui à présent s'effectue en quatre ou cinq mois. Toutes les espèces d'animaux apportées d'Europe produisirent d'abord plus de mâles que de femelles: la première récolte ne rendit que 200 boisseaux de blé et 35 d'orge. En 1796, un recensement donna 4,848 Européens: 889 à l'île Norfolk, 454 dans l'Hawkesbury, 965 à Parramatta, et 2,219 à Sydney, où trois écoles réunissaient plus de 100 enfants. La population, en 1802, s'éleva à 13,195 individus, dont 5,772 convicts, 3,170 émancipés et 2,063 enfants nés dans ces localités. La première gazette parut le 6 mars 1833; en 1811, on commença à publier l'almanach de *New-South-Wales*, qui, bien différent en cela de la plupart de nos annuaires, a acquis chaque année un intérêt nouveau. Plus de 20,000 habitants, 9,000 acres cultivés en blé, 200,000 brebis, et plus de 30,000 bêtes à cornes; tel était l'état de la colonie en 1820. Mais ce ne fut pas sans soulever une forte opposition que le gouverneur, M. Macquarie, conféra à des émancipés quelques emplois publics. « Les grandes propriétés et la majeure partie des intérêts commerciaux, dit M. d'Urville, se trouvaient concentrés entre les mains d'un petit nombre d'individus qui exerçaient aussi des fonctions civiles et militaires, ou qui les avaient primitivement remplies. Ils ne tardèrent pas à former une sorte d'aristocratie dont les efforts tendirent incessamment à envahir tout le pouvoir et à dominer la colonie entière. Aux yeux de ces colons, toute la classe des émancipés, les convicts qui recouvrent leur liberté par pardon, ou après avoir rempli le tems de leur condamnation, ne méritaient aucune considération. »

Les palliatifs et les promesses décevantes encore à l'usage de la vieille politique des gouvernements européens n'en imposent plus aux peuples. Le parlement anglais rendit, en 1823, un acte qui ordonnait pour 1827 l'établissement d'un conseil législatif composé au plus de sept membres, d'une cour suprême et d'un tribunal, *general quarter sessions of the peace*. Mais, outre que des envois trop fréquents de convicts compromettaient la sécurité publique, un commissaire extraordinaire entravait les mesures conciliatrices du gouverneur; et la métropole, par les charges qu'elle imposait au commerce et à l'industrie, paraissait être jalouse des progrès si rapides de la colonie, et déjà redouter son affranchissement. Aussi des hommes de loi, des médecins, d'autres habitants, n'ont cessé d'exprimer, dans les journaux *Australian* et le *Monitor*, les plaintes les plus énergiques, surtout contre les prétentions des grands propriétaires. Dans nos colonies, les hommes de couleur, qui n'ont mérité ni subi aucune condamnation, réclament bien moins de droits que les convicts émancipés australiens ne jouissent de privilèges; quand des complots ne sont pas imputés aux premiers, les tribunaux condamnent ou bannissent ceux qui ont reçu de simples brochures publiées à Paris; même le ministère appréhende que les mulâtres ne trouvent des défenseurs à la tribune des députés. La presse périodique n'est aux États-Unis et en Angleterre ni plus active, ni plus véhément qu'à Sydney; elle y emploie tous les tons, toutes les formes de style, et parfois elle devient démagogique, entraînée qu'elle est par les passions d'une opposition qui irrite les actes et les vices d'une administration partielle, cauteleuse, qui ne sert pas les intérêts de tous.

Ces gazettes fournissent, au moins par les extraits que M. d'Urville a traduits, des notions intéressantes sur l'émigration et sur le régime colonial. La Nouvelle-Galles, à la fin de 1826, contenait 200,000 bêtes à cornes, 500,000 brebis et 15,000 chevaux; plus de 700,000 acres étaient occupés par les Anglais: le gouvernement louait par an les pâturages 20 schellings les 100 acres. Cinq villes et plusieurs villages renferment une population de plus de 42,000 individus qui consomment annuellement pour la valeur de 350,000 liv. sterl. de produits des fabriques anglaises; les exportations s'élèvent déjà à 100,000 liv. sterl., et à 10,000 tonneaux; enfin le revenu colonial dépasse 50,000 liv. sterl. Il résulte de divers tableaux que de 1787 à 1821 cet établissement a coûté à l'Angleterre 5,301,023 liv. sterl., qui ont servi au transport et à l'entretien de 33,153 personnes, à la solde du service de terre et de mer et à toutes les autres dépenses coloniales. La Grande-Bretagne, en gardant dans son sein ces condamnés, eût payé sur les pontons, dont il eût fallu accroître le nombre de 40, environ 7,214,486 liv. sterl.; et dans des maisons pénitenciaires (ce qui eût rendu nécessaire l'établissement de 40 maisons nouvelles) à peu près 16,309,861 liv.

sterl. Je regrette que l'espace me manque pour comparer avec ces tableaux les dépenses d'établissement et les revenus des deux colonies de bienfaisance que je visitais naguère dans les Pays-Bas, et dont la fondation fait tant d'honneur à la nation et au gouvernement belges. Les évaluations des papiers australiens et anglais paraissent un peu exagérées; mais il en sort une réfutation complète des opinions que des écrivains distingués ont publiées en France pour déprécier ou contester les avantages de la colonisation des condamnés. Il serait plus vrai de dire que la dernière expédition contre l'Espagne a plus coûté à la France que l'établissement de quatre colonies dans l'Australie, qui bientôt seraient devenues aussi florissantes que la Nouvelle-Galles.

Pendant la courte relâche de l'*Astrolabe* à Sydney, les habitants soupçonnèrent que cette corvette venait prendre possession de King-George's-Sound, de Western-Port ou de Jervis-Bay; enfin qu'elle avait pour mission de choisir un lieu convenable à un dépôt de forçats. Certes, les relèvements que M. le capitaine d'Urville a opérés de ces trois ports, et de tant d'autres contrées de l'Australie, préserveraient du désappointement que causa à l'Angleterre la reconnaissance inexacte de Botany-Bay par le célèbre Cook. Mais c'était attribuer à notre gouvernement un projet conçu seulement par des philanthropes. La France ne peut pas espérer, même pour aucune de ses colonies actuelles, un avenir aussi prospère que le prévoit, avec assez de probabilités, le *Monitor* australien pour Sydney en l'an 1900. Il annonce, pour cette époque, l'arrivée d'un bateau à vapeur d'Angleterre, après une traversée de 47 jours par le canal Darien; l'approche d'un corsaire de la Nouvelle-Zélande; des négociations politiques avec l'État de Tasmanie; puis le départ prochain de 36 navires en charge pour l'Europe. L'exportation de la laine s'élève à 20 millions de livr.; le cens de 1899 a donné 287,652 habitants à Sydney: une session législative va s'ouvrir; à cette occasion on attend une nomination de baronnets australiens, etc. Les colonies de Taïti et de l'île Melville sont dans l'état le plus florissant, ainsi que Java, heureuse depuis l'expulsion de ses maîtres d'Europe. Sans contredit le rêveur journaliste de Port Jackson est plus spirituel que son confrère de Londres, qui, critiquant la manie des spéculations, a publié la lettre suivante qu'on s'étonne qu'une *Revue* très-estimée ait traduite comme véritable. « On vient de faire d'Angleterre à Sydney un envoi de deux millions de doses de sel purgatif d'Epsom, quantité suffisante à la consommation de la colonie pendant 50 ans, en supposant que chaque habitant prenne une dose par semaine. Les hommes et les femmes sont la marchandise qui y ont le plus de demandes: on ne refuse pas les vieilles; car, même à 60 ans, elles deviennent mères dans la Nouvelle-Galles. »

Bientôt les sciences morales ne trouveront plus par tout le globe un des principaux sujets de leurs études, la comparaison de la civilisation raffinée et de l'état de nature avec ses misères et son indépendance. Les castes de l'Indoustan n'ont guère plus de mépris les unes pour les autres que n'en nourrissent à Sydney les légitimistes, *purs métrins* ou *émigrants exclusionistes*, contre les *émancipistes* ou *illégitimistes*, qui se subdivisent en *caractères titrés*, en *canaris*, etc. Les tribus de la Nouvelle-Hollande avaient aussi leurs titrés (*bianai*); mais les cicatrices de ces chefs désignaient leur autorité. L'aristocratie européenne ne s'est jamais contentée de la redevance d'une dent, comme la tribu Gouia-Gal, qui en exige une de chacun des hommes des autres hordes. Ces sauvages sont aussi maladroits dans leurs rapines que les convicts déploient d'habileté à dérober; mais les naturels mettent plus d'adresse dans leurs combats simulés et d'ordre dans la réunion de leurs tribus que les *canaris* anglais ne montrent d'art en boxant et de sobriété dans les tavernes. Irlandais et indigènes, tous ont conservé des croyances superstitieuses. On raconte que des matelots, retenus par un vent contraire, s'amusaient la nuit à faire cuire des coquillages: un sauvage leur représenta qu'ils empêchaient ainsi le vent de leur devenir favorable; mais eux, lui attribuant ce retard, ils le maltraitèrent.

Un grand nombre de voyageurs ont visité à la fois trop de terres et fait sur chacune un trop court séjour pour approfondir l'état de chaque peuplade sauvage. M. Dumont d'Urville, quoiqu'il ait résidé plusieurs fois à la Nouvelle-Galles, joint, à ses observations propres, des renseignements que lui ont communiqués des colons instruits et des fonctionnaires qui ont eu des rapports continuels avec les indigènes; en outre, des extraits des journaux de M. Quoi, naturaliste, et de M. de SAINSON, qui a rapporté tant de vues, de portraits, de dessins également curieux et bien exécutés. Ce premier volume est une belle introduction aux travaux, si importants pour les progrès des sciences, qu'ont opérés les navigateurs de l'*Astrolabe*.

Isidore LE BRUN.

## POÉSIE.

### LE DUC DE REISCHTADT A SCHENNBUNN.

POÈME LYRIQUE.

L'auteur de ce poème en doit la première idée aux récits touchants d'une dame de la cour de Vienne, qu'il rencontra, dans les derniers jours de mai, sur le bateau à vapeur du beau lac de Come.

Le poème commencé en Italie fut achevé en Suisse, aux bords du lac de Constance, dans un château voisin d'Arenenberg, charmante habitation de l'ex-reine de Hollande, qui, sous le nom de duchesse de Saint-Leu, fait les honneurs de sa délicieuse retraite, avec toute la grâce et toute l'ingénieuse bonté dont elle a laissée à Paris un souvenir ineffaçable.

Ce fut dans une des soirées de juillet que l'auteur fit la lecture de son poème dans le salon de la duchesse, où peu de tems auparavant Casimir Delavigne et Delphine Gay avaient fait entendre quelques-uns des beaux vers que leur avaient inspirés l'Italie.



L'ex-reine aime les arts avec passion, et c'est en les cultivant elle-même qu'elle se console du malheur de vivre sous un ciel étranger. Se consacrant toute entière à l'éducation libérale de son plus jeune fils, seul trésor resté de sa haute fortune, pour se délasser, elle compose des airs qui vont tous à l'âme et qu'il faut lui entendre chanter avec cet accent profond de mélancolie qui touche jusqu'aux larmes, pour comprendre tout ce qu'il y a d'intime dans la musique et dans la voix d'une femme.

La lecture du poème de M. Belmontet lui fit une impression d'autant plus vive qu'elle réveilla en elle des souvenirs bien puissants. Contrainte par la présence de quelques étrangers à ne point laisser paraître son émotion, à peine furent-ils sortis, qu'elle ne fut plus maîtresse d'elle-même, et qu'elle laissa couler tous les pleurs dont ses yeux étaient pleins, en s'écriant : Je puis encore pleurer. Deux jours après cette scène attendrissante, l'auteur, le premier, lui apprit la nouvelle des troubles de Paris : elle en fut toute malheureuse. Mais quand elle sut que le peuple reprenait son drapeau national, et qu'il triomphait, toute fière de l'héroïsme des Parisiens, elle dit : « Qu'il serait heureux, s'il vivait ! »

C'est l'heure où les cités sont pleines de silence,  
Où le pauvre endormi reprend ses rêves d'or ;  
L'heure où l'œil de la nuit dans les airs se balance,  
Où la pensée au ciel s'élance ;  
L'heure où les Empereurs ne dorment pas encor.

Il en est un... Pensif au bord de sa fenêtre,  
Son œil croit voir au loin passer l'esprit des morts.  
Il est seul ; il attend que le sommeil pénètre  
Dans le palais qui le vit naître ;  
Il attend : l'insomnie est souvent du remords.

Son peuple ne sait pas s'il repose ou s'il veille :  
Sur un tapis de pourpre où l'art jeta des fleurs,  
Il marche ; un souvenir qui semble né la veille  
Dans son sein d'Empereur s'éveille ;  
On dirait que ses yeux veulent verser des pleurs.

Souvent en longs soupirs se presse son haleine.  
Le bruit d'un grand trépas a troublé sa raison :  
Et son esprit, des mers perçant l'immense plaine,  
Voit le captif de Sainte-Hélène  
Comme un géant de feu grandir à l'horizon.

Napoléon est mort !... ô destinée amère !  
Quel grand destin perdu renferment ces trois mots !  
Mort privé de son fils qu'on priva de sa mère !...  
Et du haut d'un trône éphémère,  
Les rois à sa grande âme ont mesuré ses maux.

Mort enfin !... Et depuis que ce bruit le rassure,  
La crainte qu'il n'a plus se change en repentir ;  
Quoiqu'il sente à son front sa couronne plus sûre,  
Son deuil se fait une blessure  
De chacun des tourmens du colosse-martyr.

Lui, dont l'Aigle eut pitié dans sa triple victoire,  
Lui, que laissa régner le pardon du héros,  
Lui, si fier d'élever sa fille expiatoire  
Au lit du géant de l'histoire,  
Au jour de ses malheurs, fut un des rois-bourreaux.

Il marche, en attendant que le sommeil lui vienne ;  
Il marche, et le passé le presse à chaque instant.  
Puisqu'il fut un ingrat, il faut qu'il s'en souvienne :  
Voilà qu'aux noirs clochers de Vienne,  
Debout, se dresse encor le fantôme éclatant.

Il se détourne en vain : l'immortelle victime  
Passe dans son palais avec des traits ardents.  
Il veut fermer ses yeux pour fuir l'ombre sublime !...  
Mais son âme, témoin intime,  
Bien plus terrible encor la retrouve en dedans.

Au seuil impérial quel pas soudain résonne ?  
Son trouble s'en accroît, on vient... est-ce une erreur ?  
L'âme où la paix n'est point au moindre bruit frissonne.  
Dans le palais il n'est personne  
Qui puisse entrer si tard, si ce n'est la terreur.

On frappe... ouvrira-t-il ?... une voix douce et tendre,  
Une voix jeune appelle... est-ce un esprit ?... Oh ! non.  
L'empereur reconnaît l'accent qu'il vient d'entendre.

Il ouvre... impatient d'attendre  
Un enfant... quel est-il ?... qui ne sait pas son nom ?  
C'est le nom le plus grand qu'aucune langue humaine  
Ait jamais prononcé parmi les plus beaux noms !  
Ce nom, dont tout un monde est l'éternel domaine,  
Ce nom que chaque jour ramène  
Plus grand qu'il n'est sorti des bouches des canons !

Qu'il est beau cet enfant aux yeux bleus pleins de larmes !  
Quel air de majesté dans ses traits languissans !  
Une grande pensée, en ses jeunes alarmes,  
Agite son front plein de charmes ;  
Quel chagrin a germé sous ce front de dix ans ?

Sire, je viens à vous... et dans son sein qu'il presse  
L'enfant se précipite avec de longs sanglots.  
Je viens enfin livrer, sire, à votre tendresse  
Le secret du poids qui m'opprime,  
Puisqu'on dit qu'il est mort par-delà tant de flots.

Oh ! parlez-moi de lui ; c'est en vous que j'espère ;  
Nul ne veut me répondre et détourner son front.  
Quand je veux demander s'il eut un sort prospère,  
Tout pâlit au nom de mon père.

Vous aussi !... le nommer est-ce donc un affront ?

Oh ! je vous en supplie, à vos pieds que j'embrasse,  
Quel fut, quel fut mon père, et qu'est-il devenu ?  
Dans mon esprit, frappé d'un bruit sourd de disgrâce,  
Un passé confus se retrace,  
Et je ne sais de quoi je me suis souvenu.

Est-ce la douce erreur de quelque rêverie ?

Bien loin, dans mon enfance, il me semble qu'un jour,  
Parmi de grands guerriers, dans une autre patrie,

Comme dans des jours de féerie,  
J'habitais les splendeurs d'un magique séjour.

Ces casques aux longs crins, ces panaches sans nombre,  
Ces sabres recourbés qu'on traînait à grand bruit,  
Ces cris d'un peuple entier, tout a fui comme une ombre ;  
Et cet homme au front large et sombre,  
Son blanc cheval, ma joie, est-ce un rêve détruit ?

Une couronne, un jour, pressait, j'en crois, ma tête ;  
Qu'il me tarda bientôt d'en quitter le fardeau !  
Vêtu d'or, je parus dans une grande fête ;  
Et comme une voix de tempête  
Le canon qui grondait fit trembler mon bandeau.

Tout-à-coup le soleil se perdit dans les nues.  
Quel était donc cet homme, au regard flamboyant,  
Devant qui se courbaient toutes les têtes nues,  
Et que mes frayeurs ingénues  
Retrouvaient au retour si tendre en me voyant ?

Il me prit dans ses bras, parla d'une voix fière,  
Et m'offrit aux clameurs qui s'agitaient en bas.  
Une larme, je crois, roula de sa paupière ;  
J'entendis la marche guerrière ;  
Il m'embrassa, partit... mais il ne revint pas.

Si c'était... oh ! parlez ! — Mon fils, c'était lui-même,  
Lui dont le regard d'aigle au loin portait l'effroi.  
— Il fut donc bien puissant ? — Un vaste diadème  
Ceignit dix ans son front suprême :  
Il fut un empereur, et vous, son fils, un roi.

— Mon père un empereur ! — Plus encor, un grand homme !  
Son histoire est un cours de merveilleux succès.  
C'est en tremblant toujours que l'Europe le nomme ;  
Sa gloire vous fit roi de Rome.  
— Son empire ? — La France ! — Ah ! je suis donc Français !

Enfin, s'écria-t-il, tout fier de se connaître,  
J'ai retrouvé mon père ; ô bonheur imprévu !  
Je suis fils d'un grand homme, et Français ; tout mon être  
Se réveille et semble renaître ;  
Que je l'aurais aimé, si je l'avais revu !

— Soldat, sorti du peuple, il fut son propre ouvrage ;  
Il fit de son épée un sceptre dévorant :  
Tous les trônes d'Europe, en un commun naufrage,  
De son pied subirent l'outrage,  
Et son cheval de guerre y montait en courant.

Il semait sur ses pas des rois, soldats de France,  
Qui le représentaient sur leurs trônes d'un jour.  
Il se fit de sa gloire une ardente souffrance,  
Et bientôt pour leur délivrance  
Marchèrent tous les rois qu'il traînait à sa cour.

Ma fille fut donnée au nouvel Alexandre,  
Mais à régner sans vaincre il n'eut jamais vécu.  
Il fallut de si haut le forcer à descendre ;  
Et moi, contre un illustre gendre...  
— Qui ? vous !... combien de fois vous a-t-il donc vaincu ?

A venger ses affronts toute l'Europe aspire,  
Dit le vieux empereur que fait rougir l'enfant.  
Parents, monarques, sort, tout contre lui conspire ;  
Il s'écroule avec son empire,  
Mais plus grand que jamais il tombe en triomphant.

Que de lâches clameurs à sa chute profonde !  
Plus on a fait trembler, et plus on est haï !  
Il descend, mais debout, dans l'abîme qu'il sonde :  
Il eût encor vaincu le monde,  
Si de vieux compagnons ne l'eussent point trahi ?

Du fond de l'Océan, tout fumant de la guerre,  
Puisant dans son exil ainsi que dans ses camps,  
On le jette bien loin, sur un débris de terre,  
A la garde de l'Angleterre  
Qui commet sur un homme un meurtre de cinq ans.

Le noble enfant pâlit comme dans une offense,  
Et d'un rapide éclair son œil étincela.  
Ce fut une douleur au dessus de l'enfance.  
Mon père, hélas ! mort sans défense !  
Moins jeune qu'aujourd'hui si j'avais été là !...

Mort détrôné, captif d'un ennemi farouche !  
Mon pauvre père, ô ciel !... un héros, presque un Dieu !  
Sans un dernier baiser recueilli sur sa bouche,  
Sans mes pleurs au bord de sa couche,  
Lui si grand, sans famille à son suprême adieu !...

Et ma mère... pourquoi ?... sur sa lèvre altérée  
Le respect arrêta des mots peut-être amers.  
Me rendra-t-on jamais sa dépouille sacrée ?  
Pour une plus douce contrée  
Ses ossements jamais passeront-ils les mers !

Que ne suis-je dans l'âge où l'on rompt ses entraves !  
J'irais à son tombeau perdu sur un écueil !  
Oh ! que n'ai-je avec moi quelques-uns de ses braves !  
Vengeur de ses cendres esclaves,  
Je suis son fils, j'irais délivrer son cercueil.

— Silence ! enfant !... l'Anglais garde l'illustre proie...  
J'aurais dû vous cacher le secret de vos jours.  
Le sommeil vous attend ; allez. — Il le renvoie,  
Et depuis cette triste joie,  
Il n'en parle jamais, il y pensa toujours.

L. BELMONTET.

## MÉLANGES.

### DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE M. DE HUMBOLDT.

La présence de M. de Humboldt à Paris, la haute mission dont il va, dit-on, être investi, ont fixé sur lui l'attention de la capitale. Comme politique et comme savant, M. de Humboldt compte parmi nous de nombreux admirateurs ; peu de personnes cependant ont eu connaissance de ses premiers travaux scientifiques ; une notice de M. de Freisleben, naturaliste allemand, nous met à même d'en donner un aperçu à nos lecteurs.

M. de Humboldt est né en 1769. Il étudia à Gœttingue la botanique, l'archéologie et l'économie politique. Son premier ouvrage fut une *Histoire de l'art de tisser chez les anciens*, qu'il écrivit d'après le conseil de Heyne. Au retour d'une excursion en Angleterre il publia, l'année suivante, des *Observations sur quelques basaltides des contrées du Rhin*. Ce travail, plein de recherches curieuses sur l'antiquité, lui suscita une querelle avec un professeur de Rostock, qui prétendait que les pyramides d'Égypte étaient des productions de la nature, et les hiéroglyphes des agglomérations de scholl cristallisé. En 1792 il composait son bel ouvrage sur la *Flora souterraine de Freyberg*. Au mois d'août de la même année, la direction des mines de la principauté d'Anspach lui fut confiée ; chargé d'organiser une exploitation régulière des mines de son ressort, peu de mois lui suffirent pour rétablir les bases de Goldkronach où il y avait déjà eu une fonderie au xvi<sup>e</sup> siècle. Ses nombreux travaux ne l'empêchèrent pas d'entreprendre plusieurs voyages dans un but d'utilité nationale.

En 1794 il travaillait à son *Traité de l'irritation des nerfs et des fibres musculaires*. Ne se contentant pas d'essayer des expériences sur des animaux pour constater les phénomènes de l'irritation galvanique, il se fit faire des incisions et s'appliqua des vésicatoires aux épaules afin de pouvoir juger de la nature du fait d'après ses propres sensations.

Les voyages qu'il exécuta quelque temps après dans le Tyrol et en Suisse, avaient pour objet les rapports des couches des montagnes et la vie mystérieuse des plantes.

Des commissions diplomatiques vinrent souvent l'enlever à ses travaux de prédilection ; c'est ainsi qu'il fut contraint, à plusieurs reprises, de cesser ses recherches sur le moyen d'utiliser le gaz animal et le gaz végétal.

En 1797, il fit paraître un ouvrage assez étendu sur l'atmosphère souterraine ; ses expériences répétées le conduisirent à l'invention d'une lampe destinée à sauver les asphyxiés, et à la construction d'une machine à respiration, dont l'académie des sciences de Berlin conserve le modèle. Ses observations dans les mines d'alun, à Berneck, ont failli souvent lui coûter la vie.

Depuis long-temps il projetait un voyage aux Indes occidentales ; c'est dans le but de s'y préparer qu'il suivit assiduellement à Iéna des cours d'anatomie pratique ; il assistait six et sept heures par jour aux leçons de dissection que le professeur Loder dirigeait au théâtre anatomique. Ce fut là qu'il termina son *Traité de l'irritation musculaire*, et grande fut sa joie lorsqu'il s'aperçut que nombre de ses amis appliquaient, avec le plus grand succès, les *théories chimiques sur les modifications artificielles de la force vitale*, en rehaussant et en diminuant à leur gré l'irritabilité des animaux qu'ils soumettaient aux procédés indiqués par lui. On se convainquit généralement que ces opérations pouvaient un jour devenir la base d'une branche spéciale de la physiologie à laquelle on donnerait le nom de chimie vitale.

M. de Humboldt passa l'hiver de 1798-1799 à Paris, et s'associa aux plus brillantes recherches de l'Institut sur plusieurs parties de la chimie.

### UNE HISTOIRE.

Malheur à qui bâtit sa maison sur le sable !  
Jésus-Christ.

Oh ! si vous étiez entré ce soir-là dans son petit cabinet de travail au cinquième étage ! Si vous aviez pu voir sans être vu, entendre sans être entendu, vous eussiez pleuré d'ivresse, et vous seriez revenu tout embaumé de bonheur.

La neige avait tombé toute la journée, la glace avait jeté ses arabesques sur les trois vitraux de la petite lucarne, et ils se tenaient tous deux si près du feu, si serrés l'un contre l'autre, qu'ils semblaient couvrir leur bonheur comme une hirondelle sa nichée.

Une petite lampe éclairait faiblement la chambre, et projetait tous ses rayons sur une longue lettre que Caroline venait d'apporter à son mari, qu'ils avaient lue et relue ensemble, qu'ils relisaient encore et commentaient depuis plus d'une heure, car elle venait d'un ami, d'un jeune homme parti depuis peu pour Edimbourg.

« Le malheureux ! s'écria Jules, en jetant la lettre au feu ; il vend son avenir, son bonheur !... »

Caroline retira la lettre des flammes, la chiffonna entre ses petits doigts blancs et délicats pour la sauver du feu ; puis, levant sur Jules ses yeux étincelants de colère, et les baissant presque aussitôt avec douceur :

« — Que fais-tu donc, mon ami ? s'écria-t-elle d'une voix émue.

« C'est vrai, reprit Jules, je ne sais plus ce que je fais.... Tu t'es brûlée, ma pauvre petite ; tu t'es brûlée pour moi ? »

« Non, non, dit-elle, ce n'est rien. »

Et il couvrit de baisers les petites mains, moins blanches, mais plus douces encore de sa bien aimée.

« Pourquoi, reprit-elle, pourquoi brûler cette lettre ? Pourquoi t'empêcher ainsi, quand tu as besoin de concentrer toute ton énergie pour lui répondre ? »

« Tu as raison, ma Caroline, je ne sais plus... Mais aussi cela me navre !... J'ai le cœur déchiré !... Lui, mon meilleur, mon unique ami !... Lui ! dont l'âme est si pure, le cœur si



aimant ! épouser une femme qu'il ne connaît pas... Épouser cent mille francs de rente !

— Mais enfin, Jules, s'il l'aimait, cette femme...

— S'il l'aimait !... Il ne m'a jamais dit un mot d'elle, jamais... Il arrive à Edimbourg, il la connaît à peine. Non, Caroline, il ne l'aime pas ! Je jurerai qu'il ne l'aime pas !... Le misérable ! S'enchaîner pour la vie avec les bras d'une femme qui chaque jour lui demandera compte de son bonheur, car elle l'aura payé assez cher... Elle aura droit de lui en demander compte.

Caroline pâlit... Elle cacha sa figure dans le sein de son mari.

« Voilà cependant, poursuivit-il, voilà ce qu'il faut empêcher, car je dois le sauver malgré lui, je veux le sauver, je le sauverai ! Oui, je jure de le sauver, dût-il m'en coûter la vie !... Je vais lui écrire à l'instant même, et demain je pars pour Edimbourg.

— Oh ! non, mon ami, ne me quitte pas, ta lettre suffira, j'en suis sûre...

— Oui, tu as raison, je lui rappellerai nos délicieuses promenades du matin, et nos piquantes causeries, le soir auprès du feu, et nos douces lectures... Et puis je lui dirai nos enivrants, notre bonheur, à nous, n'est-ce pas ?

— Oui... nos délicieuses promenades du soir, et puis nos piquantes causeries le soir auprès du feu, et nos douces lectures... Notre bonheur, à nous !... »

Elle cacha de nouveau son visage sur le sein de Jules. On entendit le bruit d'une sonnette.

« Descends promptement, s'écria Jules ; sans doute c'est ton enfant qui s'éveille. Va... Moi, je vais écrire à Joseph.

— Et tu me liras ta lettre ; n'est-ce pas, mon ami ! »

Elle se laissa prendre un baiser, et sortit plus pâle, plus tremblante encore.

« Pauvre petite ! se dit Jules, quand il vit la porte se refermer. Douce, innocente, craintive comme un enfant... comme une jeune fille qui, assise sur le lit nuptial, compte les pas de celui qui vient... »

Il s'arrêta un instant avec délices sur cette pensée, les narines gonflées, et roulant dans ses yeux une larme de bonheur ; puis il se mit à écrire.

Sa plume coulait sur le papier ; ses yeux, ses lèvres, ses muscles vous eussent révélé tout ce qu'il sentait, ou du moins qu'il sentait avec toute la puissance d'une âme forte, d'un cœur aimant ; vous eussiez brûlé de savoir ce qu'il écrivait.

Dix minutes s'écoulèrent. Il prit la lettre et la lut à haute voix, sans déclamation, sans emphase ; car c'étaient des mots simples et énergiques, des pensées, des sentiments, une incohérence apparente ; c'était une causerie avec son doux laisser-aller... Il écrivait :

« Mon pauvre ami,

« Caroline vient de m'apporter ta lettre. Nous l'avons lue et relue ensemble : elle, pleurant et la tête penchée sur mon sein ; moi, d'abord froid, impassible, car cette lettre t'avilissait à mes yeux ; puis, irrité, hors de moi, car je me suis souvenu que je t'aimais, que je t'estimais ; puis enfin, calme et la sourire sur les lèvres, car je me suis dit : Joseph me confie son projet, c'est un avis qu'il me demande ; il veut s'empoisonner, il attend de moi le contre-poison !... Le contre-poison ! Joseph. Oh ! si tu étais ici, je te laisserais seul avec ma Caroline ; tu lui demanderais notre secret pour être heureux : elle le connaît, elle !... Moi, je m'abandonne à ses desirs : voilà tout.

« Mais, puisque tu t'es éloigné de nous pour chercher le bonheur, puisque tu crois le trouver en pays étranger et dans les vaines parades d'une fortune brillante, je vais te raconter, moi, à toi qui ne l'as jamais su, comment je me suis fait heureux... Et tu sais si je le suis, Joseph !... »

« Orphelin à dix-neuf ans, et maître d'une fortune considérable, j'essayai de tous les plaisirs, je bus de tous les poisons : femmes, spectacles, jeux, voyages, je me rassasiai de tout ; j'en fus malade... je crus que j'en mourrais !... Cependant je revins à la vie, mais froid, ennuyé, ennuyé : femmes, spectacles, jeux, je revis tout cela comme un misérable revêt les liqueurs dont on l'a saoulé la veille... Et j'avais vingt-deux ans !... »

« A charge à tout le monde, à charge à moi-même, je traînai à grand frais mes ennuis dans tous les théâtres, dans toutes les fêtes de Paris ; j'y cherchais un homme, et ne trouvais de tous côtés que fâts, escrocs ou parasites, gens qui poussaient partout, mais là surtout où il y a de la boue, du fumier ; et c'était là que j'allais me vautrer, là que j'allais secouer mes tristesses, matérialiser mes pensées !... Ce fut là aussi, j'en rougis encore, ce fut là que je gagnai la croix d'honneur ! Il m'en coûta deux cent louis comptant pour la pédition. Elle me signalait, je crois, comme auteur d'un projet de loi contre les maisons de jeu... Ainsi comblé d'horreurs, gorgé de plaisirs, je n'étais ni heureux ni malheureux, car je ne donnais pas à ma conscience le temps de se reconnaître ; il fallut une nouvelle maladie pour me guérir... Elle fut terrible, opiniâtre ; et ce fut pendant les douces journées d'une longue convalescence, que j'osai enfin jeter un regard assuré sur ma vie passée.

« J'ai parcouru rapidement trois années d'une existence honteuse : j'ai fait pour toi, Joseph, ce que je ne ferais pour personne au monde, j'ai écrit de ma main une page que je voudrais effacer de mon sang... J'ai triomphé de mon amour-propre, j'ai tout avoué, tout ;... et la boue dont je m'étais couvert, je l'ai secouée devant toi, car je veux te montrer combien il est difficile d'être heureux et riche tout à la fois ; je le veux, Joseph !... Et tu ne sais pas encore à quel prix j'ai acheté mon bonheur, tu ne sais pas ce que m'a coûté mon petit sanctuaire au quatrième étage !... »

« A mesure que je reprenais des forces, je voyais avec plus d'horreur la route sale et dégoûtante que j'avais suivie. Le besoin de commencer une vie toute nouvelle faisait battre un cœur dont les fibres semblaient usées, fécondait un cerveau que j'avais cru desséché pour jamais, et je me laissais déjà bercer par les rêves de mon imagination, entraîner au courant rapide de mes tristes pensées. Enfin, je me créai de

nouvelles illusions ; et, crois-moi, mon ami, c'est encore ce qu'il y a de plus positif dans la vie...

« Cependant les tristes souvenirs d'une expérience désempérante venaient encore chaque jour me déchirer l'âme, et je me demandais en quel lieu du monde je trouverais ce bonheur que je rêvais, dans quel cœur je verserais la poésie qui débordait mon cœur ; je me demandais avec amertume s'il existait une femme assez brûlante pour distiller le bonheur, assez froide pour en précipiter la vapeur.

« Un matin, au moment où l'on m'apportait à déjeuner, j'entendis du bruit dans l'escalier.

« — Que se passe-t-il donc ici ? dis-je à mon domestique.

« — Je l'ignore, me répondit-il ; mais si Monsieur veut, j'irai m'en informer.

« — Inutile, m'écriai-je, et je m'élançai, encore faible et chancelant, dans l'escalier, que je descendis jusqu'à l'entresol.

« Une jeune fille était là, pleurant, appuyée sur la rampe.

« — Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? lui dis-je avec émotion.

« Elle ne répondit pas ; ses sanglots redoublèrent, on eût dit qu'elle allait étouffer.

« Je saisis une de ses mains, qu'elle tenait serrée sur ses yeux ; elle me regarda fixement ; mon visage amaigri, ma pâleur, mes yeux ternes la touchèrent vivement : elle avait changé d'émotion, ses larmes ne coulaient plus...

« — Eh bien, mademoiselle, repris-je, en lui serrant la main, je ne puis donc connaître le sujet de vos larmes ?

« — Hélas ! monsieur, me répondit-elle, vous êtes malade, languissant.

« — Alors vous excuserez mon importunité, mon indiscretio...

« — Mais mon père est chez lui, monsieur. Peut-être...

« La porte était ouverte ; j'entrai avec la jeune fille et je rencontrai dans la seconde pièce un huissier occupé à saisir les meubles. Je pénétrai dans un cabinet au fond ; j'y trouvai M. S... se promenant à grands pas, l'air inquiet et agité. En me voyant avec sa fille, il s'arrêta brusquement.

« — Eh bien ! s'écria-t-il, toi aussi ma... Il n'acheva pas ; ma pâleur, mes joues minées par la fièvre, lui en dirent plus que les pleurs de sa fille.

« — Monsieur, lui dis-je, ne soyez point offensé de ma présence ; j'ai entendu des sanglots, des gémissements, je suis descendu de mon appartement. Soit embarras, soit frayeur, mademoiselle ne m'a point avoué votre malheur, je l'ai surpris, je le connais. Quelle somme devez-vous ?

« — Mais, monsieur...

« — Combien devez-vous ?

« — Je vous le dirai, monsieur ; car ce n'est point une somme qui puisse m'être prêtée.

« — Je ne vous la prêterai pas, monsieur ; encore une fois, combien devez-vous ?

« — Pourvu de tous côtés, je ne puis sortir de chez moi ; je dois trois cent mille francs.

« — Eh bien, monsieur, je vous les donne.

« En disant cela, je sortis et je montai chez moi avec l'huissier. Dix minutes après, je revins et je trouvai Caroline (car c'était elle) dans les bras de son père, qu'elle tenait serré comme si on venait le saisir pour le jeter en prison. Elle me regardait fixement avec des yeux hagards, je m'arrêtai un instant. Toujours immobile, les regards attachés sur moi, la tête penchée sur celle de son père qu'elle me cachait entièrement, Caroline m'effrayait, me frappait de stupeur... Enfin je m'approchai, je voulus lui prendre la main, elle tomba par terre comme la feuille qui se détache de l'arbre, comme le lin-cueil qui glisse aux pieds du spectre... Son père était violet, mort !... Il venait d'être frappé d'apoplexie. Je le touchai, il était froid. Je jetai un cri, puis, je relevai Caroline, et je la posai sur mes genoux. Alors un frisson passa sur tout mon corps, mon front se glaça, la sueur ruissela sur mon visage, tout disparut un instant ; je me réveillai dans mon lit, Caroline était là, penchée sur moi, un flacon à la main.

« Une année se passa, la plus douce, la plus belle de notre vie. Je lui prodiguais les soins, les consolations : elle me ramenait chaque jour à la vie. Enfin, je l'épousai. Tu sais combien de bonheur elle m'a donné en échange de ma fortune ; tu sais si jamais j'ai gémi de vivre à l'étroit dans mon petit appartement, si j'ai regretté mes vingt mille francs de rente !... Eh ! mon Dieu ! j'aurais payé de tout ce que je possédais le sourire de Caroline, alors que j'avais deux millions ; je l'aurais payé de ma vie, si j'avais eu foi à l'amour d'une femme !... Oh ! mon ami, ne reviens jamais dans mon petit appartement, si tu t'enchaînes aux bras jaloux d'une malheureuse qui ne t'aimera jamais et te reprochera sans cesse ta froideur, tu souffriras trop à nous voir. Il y a ici tant de bonheur, tant de... »

Il n'acheva pas. Une lettre, tombée à ses pieds, frappa ses regards. Il la ramassa. Cette lettre, adressée à Caroline, était humide de larmes. Il la lut, prononça le nom de Joseph... ouvrit brusquement la fenêtre, se promena quelques instants à grands pas, et descendit calme et froid, mais les yeux égarés. La porte de sa chambre était ouverte. Il entra sans bruit, et aperçut Caroline pleurant sur le berceau de son enfant.

« Tu pleures, Caroline ! Qu'est-ce ?... D'où vient ?... »

« — Rien, mon Jules, rien... Je ne sais...

« — Vous pleurez !

« — Eh bien, oui, mon Jules, oui ; car ton enfant venait de t'appeler...

« — Moi ?

« — Pour la première fois, il a dit papa !... Vois comme il te regarde...

Elle prit l'enfant, et le mit dans les bras de son mari. Jules le reçut par distraction.

« Ah ! tu ne pleures pas, toi ? continua-t-elle ; tu es encore irrité contre ce pauvre Joseph ?... Tu devrais le plaindre...

« — Le plaindre ! Caroline !... le plaindre !... J'ai chaud, mon amie, j'étouffe : ouvre cette fenêtre.

Caroline obéit. Jules s'avança vers la fenêtre, saisit l'en-

fant d'une main comme on ferait d'un paquet de linge ; puis, s'arrêtant tout à coup :

« Non, je ne sais plus ;... j'ai tort. Reprenez cet enfant !... »

J'ai la tête brûlante ; je souffre... Je crois que je vais mourir... Te souviens-tu de ton père, Caroline ?...

« Mon père !... Mais qu'as-tu donc, Jules ? Tu me fais peur !... tu me fais frémir !... »

« Reprenez cet enfant, Caroline !... »

Elle tomba muette à ses genoux.

« Reprenez votre enfant, madame ! »

Il le laissa tomber machinalement ; Caroline le reçut dans ses bras.

« J'avais tort, madame ; ce n'est pas lui qui est de trop ici, c'est moi ! »

La malheureuse femme leva les yeux, Jules n'était plus là !... Seulement, elle entendit quelque chose tomber lourdement dans la rue ; son enfant lui échappa des bras, elle resta étendue sur le parquet...

MAXIMILIEN RAOUL.

## LE FOU.

Je ne puis m'empêcher de sourire de pitié en voyant les hommes s'enorgueillir des talents, du génie, de la raison que le hasard leur a départis : car tout cela diffère si peu de la dégradation humaine appelée folie, que chaque jour, à tout moment, on les prend l'un pour l'autre.

(PAOLO FRIENZI, il Pergamo.)

Deux étrangers de distinction, arrivés depuis peu de jours à Ferrare, visitaient l'hôpital ou plutôt la prison de *Ste-Anne*, dans laquelle sont renfermés les malheureux privés de la raison. La tête du plus âgé des voyageurs était entièrement chauve, et sa physionomie présentait un mélange de naïveté et de malice, de bonhomie et de noblesse. Toutes les fois qu'il interrogeait le guide grossier que leur avait donné le P. Antonio Mosti, prieur de l'hôpital, il attachait un regard perçant et plein de feu sur les traits rudes et impassibles de ce hideux géolier, et semblait vouloir y lire ses réponses, avant qu'il les eût prononcées d'une voix rauque et sinistre.

Le seigneur qui l'accompagnait paraissait plus jeune de quelques années. Ses cheveux parfumés s'échappaient d'une toque étincelante de pierres. Un court mantel de velours écarlate et richement brodé enveloppait ses épaules d'une élégante draperie, et laissait néanmoins entrevoir, sur un point garni d'hermine, les anneaux larges et brillants d'une magnifique chaîne d'or. Sa main, couverte d'un gantelet de soie, s'appuyait sur le pommeau d'une épée suspendue à une écharpe de satin, et le bruit de ses éperons d'argent troublait seul le silence des longs corridors qu'il parcourait.

« Etienne de La Boétie, lui dit en français son compagnon, ce géolier me paraît aussi stupide qu'effrayant ; et à coup sûr, il ne saura nous donner aucun renseignement sur tout ce que nous voyons ici. J'en ai du regret, car ma curiosité est vivement excitée par l'étrangeté de tels lieux.

« A ces mots, un jeune Italien qui se promenait dans la galerie s'avança vers eux, et, s'exprimant en français avec facilité, leur proposa de les guider dans leur visite de l'hospice. Je vous ferai connaître, ajouta-t-il, le genre particulier de folie des malheureux qui gémissent ici.

« Cette offre est faite de trop bonne grâce pour que le seigneur de Montaigne et moi nous ne nous empressions de l'accepter, répliqua La Boétie.

Strozzi fit parcourir à Montaigne et à son ami une longue allée, formée par d'étroits cachots, devant lesquels il s'arrêtait pour expliquer avec beaucoup de sagacité le genre de folie des infortunés que l'on y avait renfermés. Ses réflexions pleines de justesse, et la forme agréable sous laquelle il les présentait, charmèrent les deux étrangers, et firent naître dans leurs âmes une foule de pensées qu'ils se communiquaient en essayant parfois des larmes.

Le poète et Montaigne allaient continuer sans doute leur dissertation mélancolique, lorsqu'ils furent interrompus tout-à-coup par le bruit d'un cachot dont la porte tournait en criant sur ses gonds énormes. Un homme couvert de haillons et courbé par la misère plutôt que par l'âge en sortit avec précaution et jeta autour de lui des regards inquiets. Sa barbe, ses cheveux, étaient en désordre, et ses traits pâles et fétidés offraient néanmoins je ne sais quoi de noble et d'imposant.

Il s'avança mystérieusement vers les étrangers, et, tirant une lettre de son sein : Si vous êtes chrétiens, leur dit-il d'une voix basse et solennelle, faites parvenir cet écrit à la princesse Léonore d'Est.

La Boétie échangea un sourire avec Montaigne et Strozzi, tandis que le premier prenait le papier pour ne pas heurter la folie de l'infortuné qui lui parlait.

« Je vous parais un insensé, continua celui-ci, et vous me confondez avec les êtres avilis parmi lesquels on m'a jeté ? Hélas ! je ne sais pas moi-même comment j'ai pu conserver ma raison au milieu des infâmes tourmens dont on m'accable. Plongé du sein d'une cour brillante dans un cachot infect, arraché aux douces illusions de la gloire, de l'amitié et de l'amour, pour gémir sept ans seul, seul ou parmi les insensés et les persécuteurs ; maudire le don fatal du génie et la gloire attachée à mon nom ; ah ! qui saurait supporter une telle existence ? Au nom de la mère de Dieu, s'écria-t-il en embrassant les genoux de Montaigne et en les baignant de larmes, mettez un terme à cet horrible supplice ! Que Léonore apprenne en quels lieux je gémis, et elle viendra me délivrer... Mais vous hésitez ; vous redoutez son frère. Ah ! oui, redoutez-le, car ses vengeances sont affreuses, implacables... Eh bien ! dites à Conça, au prince de Mantoue, ou à l'ami de mon enfance, au fidèle cardinal Cinthio, qu'ici, sous un nom supposé... Tout-à-coup retentit la voix formidable du géolier, et l'écho répéta sa marche lourde et précipitée. L'infortuné tressaillit, se tut, et courut avec effroi se réfugier dans son cachot, que l'impassible gardien referma sur lui, sans interrompre la *canzonetta* qu'il fredonnait à voix basse.

« La manie de ce fou, dit le jeune Italien aux voyageurs émus, est de se croire aimé d'une grande dame. Tantôt il



arrose de pleurs des lettres qu'il s'imagine avoir reçues d'elle; tantôt on l'entend se rappeler avec désespoir des fêtes, des tournois, des triomphes. Quelquefois il chante des vers et les trace sur les murs de sa prison, quand, par pitié, on lui accorde un peu de lumière, car sa folie n'a rien de furieux. C'est une profonde mélancolie, une tristesse sombre et continue. Ses vers sont toujours consacrés à l'objet imaginaire de sa tendresse; et cette lettre qu'il vous a donnée est, j'en suis sûr, remplie d'expressions amoureuses.

— Cela est vrai, dit Montaigne, qui venait de la lire. Il écrit à la princesse de Ferrare, comme si l'auguste Léonore le payait du plus tendre retour! Il lui parle des rendez-vous nocturnes qu'elle lui accordait, et ne doute pas qu'elle n'accoure elle-même le délivrer, dès qu'elle saura qu'il est ici. Pauvre nature humaine! ajouta-t-il en soupirant; de tout ce que je viens de voir ici on tirerait quelque argument bien fort pour secourir ce mot hardi de Plé: Rien n'est plus misérable et plus orgueilleux que l'homme.

Sur ces entrefaites on entendit dans l'hôpital une rumeur vague et confuse: quelques instans après, le cardinal Cinthio, que, la veille, Montaigne avait vu à la cour, entra précipitamment, suivi du prieur Antonio Mosti. Ses traits exprimaient la plus vive émotion, et une rougeur brûlante couvrait son visage. Le P. Mosti prit des mains du géolier son énorme troussseau de clés, et ouvrit lui-même la porte épaisse qui venait de se refermer sur l'insensé dont s'entretenaient encore les voyageurs.

Cinthio se jeta en pleurant dans les bras de l'infortuné prisonnier, qui le regardait avec une joie douloureuse et stupide. « O mon ami! s'écria le cardinal, lorsque ses sanglots lui permirent de parler, mon ami, était-ce ainsi que tu devais m'être rendu? » Puis se tournant vers les spectateurs de cette scène attendrissante: « Etrangers, dit-il, avec un transport d'indignation, voyez comment le duc de Ferrare récompense le génie! Redites à vos compatriotes, à l'univers entier, que Torquato Tasso a gémi pendant sept ans dans ces lieux infâmes, tandis que l'univers pleurait sa mort!... Viens, mon noble ami, viens, ajouta-t-il; fuyons cette terre impie; viens: Rome te réserve des palmiers et des triomphes. »

Après leur départ, Montaigne, un peu confus de sa méprise, garda quelques momens le silence. Puis enfin, prenant congé de Strozzi, il le remercia, d'un ton affectueux, de la complaisance avec laquelle il leur avait servi de guide. « Eh quoi! demanda gravement celui-ci, vous me quittez sans m'adieu? » Montaigne, à cette question, le regarda avec étonnement. « Mortel grossier, continua le jeune Italien, mon sublime génie, qui vous a plongé dans l'admiration, le don des langues que je possède, ne vous ont pas révélé ma divinité mystérieuse? A genoux, s'écria-t-il au même instant avec fureur, et en saisissant Montaigne à la gorge; à genoux, profane; adore-moi, ou je t'étrangle. »

La Boétie et le géolier s'empressèrent de tirer Michel des mains de ce fou; et tandis qu'on l'entraînait dans un cachot: « Ami, dit Montaigne, en rajustant sa simarre, assurément nous ne devons pas aujourd'hui dresser fièrement la tête, en vanité de la justesse de notre entendement, puisque nous avons admiré l'esprit d'un fou, et pris pour un fou le plus grand génie de l'Italie. En vérité, Socrate avait bien raison de professer qu'il ne savait qu'une seule chose, c'est qu'il ne savait rien; Plé d'écrire: Il n'y a rien de certain que l'incertitude; et moi de redire après eux: Que sais-je? »

S. HENRY BERTHOUD.

#### MOMIES PÉRUVIENNES.

L'habitude de conserver les corps, en y faisant pénétrer des matières bitumineuses ou résineuses, en d'autres termes en les réduisant à l'état de momie, n'appartient pas exclusivement à l'Égypte et à l'ancien monde; les découvertes faites récemment en Amérique démontrent que les Péruviens connaissaient cet art long-temps avant l'arrivée des Espagnols dans leur pays. Deux corps embaumés de cette manière furent envoyés en 1827 en Angleterre par le docteur Hamett; ils sont à présent déposés au musée d'histoire naturelle de Haslar. C'est au pied d'une montagne qui forme, près d'Arica, un promontoire de la côte occidentale du Pérou, qu'on a trouvé ces deux momies. Selon la tradition du pays, la place déserte où on les a déterrées a servi autrefois de cimetière aux aborigènes; cependant on sait positivement qu'aucun enterrement n'y a eu lieu depuis la première invasion espagnole.

Le drap qui forme l'enveloppe extérieure de ces momies est d'une couleur brune foncée; c'est un tissu de laine du *camelus vicugna*. Le linéol intérieur est d'une texture plus fine et fait de coton blanc, filé et tissé, à raies bleues. Le corps a été plié de manière à former une masse presque carrée; les genoux se trouvent placés sur le bas-ventre; le visage est tourné en bas; le tout fortement lié ensemble avec les branches tenaces du *bejuero* qui est un osier rampant et luxuriant; ces branches sont nouées ensemble de manière à laisser entre elles des intervalles oblongs et carrés. Dans cette espèce de panier se trouvait une grande quantité de feuilles d'une plante inconnue, ayant des nerfs latéraux, du matté, des épis de maïs, des cosses de poivre rouge et deux vases. La peau des momies a l'apparence d'un cuir sec, les cheveux noirs sont bien conservés, et réunis en tresses plates croisées sur la poitrine. Une grande partie des muscles existent encore, et sont parfaitement reconnaissables.

On a trouvé à la même place une tête détachée appartenant, à ce qu'il paraît, à une femme indienne. Les soins particuliers qu'on a pris pour conserver cette tête font présumer que c'est celle de l'épouse d'un cacique. Les cheveux sont bien conservés, et ont encore leur lustre; ils sont noirs, plats et épais. La cervelle paraît avoir été extraite par le trou de l'occiput; elle est remplacée par une substance bitumineuse qui remplit toute la cavité du crâne. Des filets entourent la tête et finissent en cordelettes nouées d'estame et de différentes couleurs; elles forment des *quissa*, espèce d'écriture symbolique des Péruviens, qui contient vraisemblablement l'histoire de la défunte. Cette tête est très-aplatie par derrière, et l'os frontal est également déprimé; on sait que ce sont deux traits caractéristiques des aborigènes de l'Amérique

que méridionale, et vraisemblablement le résultat d'une compression artificielle exercée sur la tête pendant la première jeunesse de l'individu.

#### ANNONCES.

##### SPECTACLE DU SR. MARTIN,

Broadway, No. 234, vis-à-vis Saint-Paul.

A la demande de plusieurs familles et réunions françaises, vendredi et samedi prochain, à 7 heures et demie du soir, Séance en français. Choix des plus jolies pièces de mécanique ainsi que des expériences et tours de combinaison de son invention; entre autres celui fait à la Malmaison au grand étonnement de Napoléon; anecdote à ce sujet. Il se recommande à la bienveillance de ses compatriotes dans cette saison rigoureuse. Prix d'entrée, 25 cents.

Magasin d'Épicerie au coin de Park-Place et Broadway.

G. DESABAYE, à l'adresse ci-dessus, continue à tenir un assortiment complet d'épicerie; il y a joint les articles d'importation les plus rares, et au goût de toute espèce de consommateurs. Ils trouveront également à se procurer chez lui de liqueurs fines d'Europe et d'Amérique, d'eau-de-vie très-vieille ou récemment importée, genièvre de Hollande, Rum-Jamaïque, Ste-Croix et autres; vins de Bordeaux, vieux Madère, Sherry, Ténériffe, &c. Il se charge de fournir des provisions aux bâtimens. N. B. Chaque article sera porté gratis dans les maisons.

BUREAU D'AGENCE, D'EUGÈNE BERGONZIO.

New-York, Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc.; de traduire toute espèce de documents, de recevoir les souscriptions aux ouvrages littéraires et périodiques; et procurer les fonds nécessaires pour exécuter les demandes des personnes qui y ont recours, ou enverront leurs ordres. Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités de Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

A LOUER. — La maison à deux étages, No. 169 Reed-street, et les meubles de la maison à vendre. S'adresser au Bureau d'Agence, No. 8 Broad-street.

J. MILHAU, pendant onze ans de la raison de Laroque et Milhaud de Baltimore, et récemment de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'il a ouvert sa PHARMACIE au No. 172 Broadway au coin de Maiden-lane. On y trouvera un assortiment complet de Drogueries fraîches et de préparations nouvelles, qu'il vendra en gros et en détail aux prix les plus modérés: ayant établi des relations avec des maisons de confiance de Paris, T. M. recevra constamment les produits chimiques et pharmaceutiques les plus en vogue dans la capitale. Articles de saison, fraîchement préparés, Pâtes de Guimauve, de Jubé, de Lichen; Sirops de Gomme, de Violettes, de Pensée sauvage, d'Ipécac: Pastilles de Spitzlitz, d'Ipécac et de Tolu, etc.

SYLVESTER, 130 et 311 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New-York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets ou parts de billet.

Fevrier 3—\$15,000, \$10,000, etc. etc. Prix du billet \$5

#### KEEPSAKE AMÉRICAIN.

Le soussigné vient de publier: *Keepsake Américain*; morceaux choisis et inédits de littérature contemporaine. 1 volume avec 12 belles gravures. Prix, relié en soie \$2 50, en veau fers froids, doré sur tranche \$3, en maroquin riche, doré sur tranche, \$4, en maroquin à vignettes, doré sur tranche, \$5, en mosaïque \$15.

Le *Keepsake* est imprimé, sur beau papier velin, par Rignoux; les reliures ont été confectionnées par Thouvenin. Les gravures sont de Durand, Ellis, Neagle, etc. La partie littéraire consiste de morceaux inédits en prose et en vers des auteurs suivans: Angelot, de Béranger, Berthoud, de Châteaubriand, Deschamps, Desbordes-Valmore, Doudain, Drouineau, Fontan, Mlle D. Gay, E. de Girardin, Victor Hugo, J. Janin Lamette, Latouche, de Lecluse, Lichtemberg, Mignet, de Musset, Ch. Nodier, Regnier-Destourbet, Saint-Marc-Girardin, de Ségur, Soulié, Soumet, Sue, Tissot, de Wailly, de Walsh.

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BEHR, Director,

108 Broadway, New-York,

32 South-sixth-street, Philadelphie.

#### AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 52 Hudson-st. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue.

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, deux élèves et médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole.

#### AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 253, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pelerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabrications. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

M. JOSEPH COLLET, No. 133 Greenwich-street, outre les articles annoncés par son précédent avertissement, vient de recevoir 60 pièces de vin de Bordeaux, et par le dernier paquebot, du Havre, 9 balles de marrons ainsi qu'une balle de toile d'Alençon qu'il offre de vendre aux prix les plus modérés.

Mr. G. F. WEISSE, de Paris, qui a professé dans plusieurs pensions de cette ville et notamment au High School, vient d'ouvrir une classe du soir pour l'enseignement de la langue française, au No. 3 Courtlandt street.

Mr. G. F. W. donne aussi des leçons particulières. Heures des classes, de 6 à 7 et de 7 à 8. Les personnes qui désireraient prendre des leçons pourront trouver Mr. W. au No. 3 Courtlandt street, tous les jours, depuis 1 heure jusqu'à 3.

#### DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants des dents incorruptibles, qui leur ont mérité depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des Etats-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110.

61—1 f

A VENDRE chez M. THOISNIER DESPLACES, libraire de Paris et à New-York, Exchange-Place, No. 32.

HISTOIRE DE NAPOLEON par M. de Norvins, 4 vol. en 8o avec vignettes, cartes et plans, \$13;

Précis du consulat et de l'Empire sous Napoléon, avec les réflexions de Napoléon lui-même. 1 vol. 8 vo. \$2.

Biographie universelle des hommes les plus marquans sous tous les rapports. 52 vol. 8 vo. \$80—broché.

Annuaire historique et universel depuis 1818 jusqu'à 1830. 1 gros vol. 8 vo. de 1,000 pages \$3. Chaque année peut se vendre séparément.

Dictionnaire synonymique de la langue française, par Laveaux. \$3.

Dictionnaire espagnol-français, par Trapani. 2 vol. 8 vo de 1300 pages. 650.

Diccionario geografico universal d'après Malte-Brun. 2 vol. 8 vo. \$8.

AVIS. — M. JOSEPH COLLET, No. 133 Greenwich-street, a constamment à vendre aux prix les plus modérés en gros et en détail, un assortiment complet de vins de France, d'Espagne, liqueurs de toutes sortes, vieux xéres, (sherry) vins d'Oporto et Madère, eaux-de-vie 4ms preuve, genièvre et rhum en bouteilles, dames jeanne ou fûts en entrepôt; Chateau-Margaux, Lafite, St. Julien, Médoc, Hermitage, Côte-rôtie, haut Barsac, Sauterne, Grave, Malaga, muscat frontignan, Champagne en bouteilles et en paniers, etc.

Jos. Collet s'engage envers le public et ses amis à fournir ces articles dans leur état naturel, tels qu'ils ont été importés, et à plus bas prix qu'on ne pourrait se les procurer ailleurs.

Les frais de transport seront à sa charge. Il prépare pour les voyageurs des provisions, et des fruits dont il garantit la conservation à la mer. Bœuf, veau, cuisses d'oie, volailles, canards, confits, etc tomates, champignons, coings, tablettes de bouillon, etc.

Joseph Collet peut également disposer de quelques appartemens bien meublés, et recevoir en pension chez lui à des prix modérés un petit nombre de personnes respectables.

#### PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines.	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 <sup>er</sup> fév. 1 <sup>er</sup> juin.
3	Havre.	Keene.	10 » 10 » 10 »
2	Chs. Carroll.	Clark.	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quessell.	Hawkins.	1 <sup>er</sup> mars 1 <sup>er</sup> juil.
2	Henri IV.	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.	E. Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Sully.	Macy.	1 <sup>er</sup> avril 1 <sup>er</sup> août 1 <sup>er</sup> déc.
3	François I <sup>er</sup> .	Skiddy.	10 » 10 » 10 »
2	Erie.	J. Funk.	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.	Orne.	1 <sup>er</sup> mai 1 <sup>er</sup> sept. 1 <sup>er</sup> jan.
3	De Rham.	Depeyster.	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quessell Patné.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie., agens à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégans et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et aboussant provisions.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Rédacteurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

A PHILADELPHIE,..... M. F. HUTTNER.  
BALTIMORE,..... ALFRED MONTOK.  
WASHINGTON, D. C. .... FISHER THOMPSON.  
NORFOLK, Va. .... PASCAL SCHIANO.  
SAVANNAH, ..... JOSEPH AUZÉ.  
AUGUSTA, (Ga.) ..... J. P. SETZE.  
CHARLESTON, ..... JUL. TAYL.  
N.-ORLÉANS, ..... F. GILLET & Cie.  
OPELOUSAS, La. .... CHS. THREMAN.  
DONALDSONVILLE, La. .... FR. LEFORT, D. de P.  
BATON-ROUGE, La. .... LOUIS SHEPPERS.  
PLAQUEMINE, La. .... Ls. DESCHAM, D. de P.  
ST.-MARTINSVILLE, La. .... ADRIAN DOMARTIN.  
VERMILIONVILLE, La. .... E. CHAIX, Directeur de la Poste.  
MOBILE, Alabama ..... E. BASIL MESLIER.  
ST.-LOUIS, Missouri ..... GABRIEL PAUL.  
NASHVILLE, Tenn. .... PAUL NEGROIN.  
WEST-POINT, N.-Y. .... JOSEPH DE COMMER.  
ALBANY, N. Y. .... E. CROSWELL, Albany Argus.  
TROT, N. Y. .... F. ADANCOURT.  
URICA, ..... SAMUEL D. DAKIN.  
BURLINGTON, Vt. .... CHAUNCEY GOODWIN.  
BOSTON, ..... F. SALES, Foreign Book-Mer.  
No. 35 Washington st.  
PORTLAND, Me. .... SAMUEL COLMAN.  
QUÉBEC, ..... NEILSON & COWAN.  
MONTRÉAL, ..... E. FARRÉ.  
ST.-THOMAS, ..... }  
PORTO-RICO, ..... } JOHN THOMPSON.  
STE-CROIX, ..... }  
ST.-JACO DE CUBA, ..... ROUSSEAU & Cie.  
ST.-PIERRE, MARTINIQUE, ..... JOHN M. DIONIS.  
PONTE-A-PITRE, GUADELOUPE, ..... SEGRETAIR.  
CARTHAGÈNE, ..... EDUARD GRIBOLLE.  
HAYANNAH, ..... DON JOSÉ DE LA COTA.  
PORT-AU-PRINCE, ..... FERRAND DE BRAUDIN.

#### PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un cadre d'impression pour la première fois et 50 centes pour chacune des fois suivantes.